

# LES ILES CANARIES

ET LES

## PARAGES DE PÊCHE CANARIENS

PAR LE

Docteur Arthur TAQUIN <sup>(1)</sup>

---

**Habitants.** — D'où sont venues les premières familles qui ont peuplé ces îles nées au sein des flots de l'Atlantique? Nous ne savons rien de précis à ce sujet quoique ce problème ait passionné bien des savants et que beaucoup de travaux (2) aient été publiés sur cette question si intéressante.

La légende de l'Atlantide, si elle n'était un mythe, expliquerait à elle seule la présence de ces habitants dont les ancêtres se seraient réfugiés sur les sommets des montagnes lorsque leur pays s'effondrait dans l'abîme de l'océan.

(1) Voir *Bulletin* 1902, pp. 28-64.

(2) PLINE. *Historia naturalis*, lib. VI, cap. XXXVII.

D'AVEZAC. *Les îles africaines de l'océan Atlantique*.

D<sup>r</sup> VERNEAU. *Cinq années de séjour aux îles Canaries*. Paris, 1891.

Id. *Atlantide et les Atlantes*. *Revue scientifique*. t. XLII, 1888.

GREGORIO CHIL. *Estudios historicos, climatologicos y patologicos de las Islas Canarias*.

DUPONT. *Atlantide*. *Encyclopédie moderne*. Paris, 1839.

BERLIOU. *Les Atlantes*. Lyon, 1883.

BAILLY. *Lettres sur l'Atlantide de Platon et l'ancienne histoire de l'Asie*. Paris, 1803.

Les plus anciens historiens ne nous servent que des fables faisant allusion à des îles habitées par les *Gorgones*, femmes dont les mains étaient de bronze, dont la chevelure était hérissée de serpents ; un regard de leur œil unique foudroyait les hommes.

Le carthaginois Hannon, s'étant avancé dans les parages où l'on plaçait le pays des *Gorgones*, découvrit des terres où il rencontra des animaux velus, ressemblant à des hommes et inconnus jusqu'alors. N'ayant pu s'emparer de spécimens vivants, il rapporta néanmoins des dépouilles qui furent suspendues dans le temple de Junon à Carthage. On les considéra comme appartenant aux fameuses *Gorgones*.

Les premiers explorateurs dont les récits sont dignes de foi nous apprennent qu'à leur arrivée dans l'Archipel, ils trouvèrent les îles habitées par les *Guanches*. Mais ces récits contiennent assez peu de renseignements concernant spécialement les caractères de la race primitive ; ce n'est que plus tard, au temps de la conquête, que les voyageurs nous ont transmis des documents concernant les anciens canariens. Les traditions conservées ont, d'autre part, puissamment aidé à nous éclairer au sujet des *Guanches*.

L'archipel Canarien n'était pas dans les temps anciens peuplé par une seule race, appartenant à un type unique ; il y avait au contraire divers types présentant des caractères différents. Mais c'est la race Guanche qui joua le principal rôle, c'est d'elle que nous nous occuperons spécialement.

Établie dans toutes les îles, c'est à Ténériffe que cette race conserva, jusqu'à l'époque de la conquête, tous ses caractères distinctifs.

Le Guanche était de grande taille : la moyenne, à Fuerteventura par exemple, était de 1<sup>m</sup>84 c., moyenne qui est peut-être la plus élevée qui ait été signalée dans la

race humaine ; les mensurations ont été faites sur les nombreux squelettes et momies exhumés en ces derniers temps.

La peau était plutôt claire, les cheveux blonds ou chatain-clair et les yeux bleus. Le crâne allongé offrait un front bien développé dans tous les sens, les bosses pariétales, placées très haut, étaient très écartées l'une de l'autre. La face était très basse, plus large en haut qu'en bas, les pommettes saillantes, le nez court, gros à l'extrémité, les lèvres charnues et un peu projetées en avant de même que les dents.

Quant aux autres types, d'une taille moyenne de 1<sup>m</sup> 65 c., ils avaient les cheveux noirs, les yeux bruns et la peau un peu basanée. Le crâne était plus régulier et ovale, moins allongé que celui du Guanche ; la face était haute et étroite, les pommettes effacées, les mâchoires étroites, la dentition régulière. Par l'ensemble des traits ils ressemblaient beaucoup aux Arabes actuels.

Ces types divers s'étant mélangés là où ils étaient en contact, il en résulta des types intermédiaires.

A quelle race appartiennent les Guanches proprement dits ? Se rattachent-ils à une race européenne ou africaine, ou bien sont ils autochtones ?

Les caractères anthropologiques des nombreux restes très bien conservés, que l'on retrouve dans les grottes sépulcrales, font rattacher intimement les Guanches à la race dite de *cro-magnon* qui vivait chez nous à l'époque quaternaire. Cette race très ancienne a en partie émigré vers le Sud, chassée par d'autres populations ; elle passa en Espagne et de là dans le Nord de l'Afrique, d'où elle a pu gagner les Canaries. Avant l'époque romaine, elle occupait une grande étendue dans le Nord de l'Afrique, beaucoup de Berbères actuels présentent encore des caractères de cette race. Il est

donc tout naturel de constater certaines analogies entre le langage des Guanches et celui de certaines tribus berbères. Certaines coutumes même seraient encore communes aux habitants de certaines îles et à certaines tribus du Rif, le *langage sifflé* par exemple.

Il est d'autre part à remarquer que les Guanches paraissent avoir présenté certains points de ressemblance avec les Basques, îlots de race très ancienne conservés grâce à la configuration du pays qui les a mis à l'abri des peuplades conquérantes qui ont causé les nombreux croisements successifs.

Comment ces premiers habitants ont-ils pu gagner les Canaries ? Leurs embarcations ont-elles été entraînées vers le large, ou bien, comme l'archipel est visible de la côte d'Afrique, ces populations ont-elles atteint volontairement les Canaries, guidées dans leur voyage par la présence de volcans en éruption. Ne peut-on pas aussi supposer que l'archipel fut, à une époque reculée, rattaché au continent par quelques îles disparues depuis longtemps, mais qui auraient facilité la progression de cette race primitive, vers les îles actuelles. La disparition de ces îles, fait d'ailleurs tout naturel dans les parages volcaniques, aura peut-être donné naissance à cette légende de l'Atlantide : on connaissait peut-être alors la présence des îles les plus voisines du continent.

Les Guanches, d'après les récits des premiers conquérants, étaient particulièrement braves, très hospitaliers, loyaux et de bonne foi ; malheureusement ils perdirent vite ces qualités au contact des aventuriers européens qui les trompèrent de toutes façons.

Ils obéissaient à un chef qui gouvernait l'île (Lanzarote et Hierro). Dans d'autres îles il y avait plusieurs chefs commandant autant de petits royaumes. Le roi portait le titre

de *Guanarteme* dans la Grande Canarie et *Mencey* à Ténériffe.

Les Guanches habitaient principalement les cavernes nombreuses que l'on rencontre dans la plupart des îles. A Fuerteventura et Lanzarote, où ces demeures souterraines sont plutôt rares, les anciens canariens construisirent des habitations en pierres (*casas hondas*).

L'industrie des premiers habitants était très primitive ; l'archipel manquant de minerais, leurs armes et ustensiles étaient fabriqués en bois, en os et en pierre. N'ayant pas de silex, ils employaient l'obsidienne (1) pour confectionner les couteaux, les haches, les pointes de javelots et de lances ; ils utilisaient aussi le basalte là où l'on ne rencontre pas l'obsidienne.

Ils fabriquaient également des poteries dont on a retrouvé beaucoup d'exemplaires en bon état.

Les vêtements étaient confectionnés généralement en peaux de chèvres ; la peau de chèvre est encore utilisée maintenant pour la confection des chaussures.

Une pratique assez curieuse, très en honneur chez les Guanches, était l'embaumement des morts. C'est à cette

(1) L'obsidienne (*Agate noire d'Islande. Verre des volcans. Pierre de gallinace*) est une roche renfermant de la silice, de l'alumine, de l'oxyde de fer, de l'oxyde de manganèse, de la magnésie, de la chaux et de la potasse. Elle forme des coulées, des filons et des fragments soit isolés, soit empâtés dans des roches brechiformes, à texture compacte, à cassure largement conchoïde ; parfois, à l'état arénacé, on lui donne alors le nom de *marthauite*. Elle est quelquefois translucide, souvent opaque ; son éclat est tellement vitreux, que l'on croirait voir du verre artificiel, quelquefois nacré ou terne. Les couleurs sont le noirâtre, le verdâtre, le grisâtre ; on en cite aussi de jaunâtres, de rougeâtres et de chatoyantes. L'obsidienne renferme quelquefois des cristaux de feldspath et prend ainsi une texture porphyroïde (*obsidian porphyry*) ; d'autres fois, elle est amygdaloïde (*verre tigré des volcans*) et contient de petits noyaux compacts ou radiés. Plusieurs peuples anciens, notamment les Péruviens, ont aussi employé des fragments d'obsidienne pour fabriquer des couteaux et même des miroirs : on appelle aussi l'obsidienne : *Miroir des Incas*.

coutume que l'on doit la possession d'un grand nombre de momies conservées dans les grottes sépulcrales. On ne connaît pas très bien le procédé employé pour prévenir la putréfaction des cadavres. Il est à remarquer que vu l'état extrêmement sec de l'atmosphère dans ces parages, les cadavres s'y dessèchent à l'air libre.

Il est donc probable que les dépouilles mortuaires étaient d'abord soumises à la dessiccation à l'air libre. Cependant, on a retrouvé différentes matières qui paraissent avoir été employées dans un but antiputrescible, des fragments d'une substance consistante ressemblant à de la résine mélangée de graisse ; on employait aussi des décoctions d'écorce de pin, des herbes aromatiques, des résines, des poudres absorbantes, le fruit du mocan, etc.

Les momies sont enveloppées dans des peaux cousues ensemble, les enveloppes sont au nombre de cinq, six, sept et parfois davantage. Quelquefois, les enveloppes en peaux étaient remplacées par des étoffes de jonc. On a voulu voir dans cette pratique funéraire des Guanches un argument en faveur de la tradition qui veut que vers 1400 avant J.-C., une colonie égyptienne serait parvenue aux Canaries. Aucun caractère anthropologique présenté par les Guanches n'appuie cette tradition ; l'idée de l'immortalité peut provenir d'autre source que des bords du Nil.

Il y a tout lieu de croire que si des Égyptiens étaient parvenus dans l'archipel ils y auraient implanté plusieurs pratiques émanant de leur civilisation déjà très avancée à cette époque, leur écriture par exemple. Or, on n'a rien remarqué ayant quelque rapport avec la civilisation égyptienne et les seuls caractères tracés sur la pierre sont, croit-on, d'origine numide.

On rencontre aux Canaries de nombreuses cavernes sépulcrales, ayant contenu beaucoup de cadavres, ainsi que des

monuments commémoratifs, espèces de *tumuli* formés de pierres volcaniques.

Quant à la question très controversée concernant l'écriture des anciens Canariens, il est plus que probable, que les Guanches ne connaissaient pas le moyen de fixer la parole par des signes. Les caractères trouvés sur un rocher de Hierro (*La Caleta*) et dans la Grande Canarie appartiennent plutôt à l'écriture numidique et auraient été tracés par des numides qui se trouvaient à bord des bateaux lorsque les Carthaginois abordèrent dans ces îles.

Les habitants modernes des îles Canaries forment une population très mélangée dans laquelle on retrouve cependant encore des caractères guanches.

L'ancienne race, assez pure, comme nous l'avons vu, jusqu'à l'époque de la conquête, a été mélangée pendant de longs siècles aux différentes races européennes qui ont visité l'archipel, telles que les Normands, mais principalement les Espagnols.

Il est très curieux de remarquer que la Belgique eut des relations très suivies avec l'archipel Canarien, dès 1500. Dans un livre très intéressant(1), Fernand Donnet nous apprend que plusieurs familles belges se sont établies aux Canaries peu après la conquête.

C'est principalement dans l'île de Palma que se fixèrent nos compatriotes, où ils se livrèrent surtout à la fabrication du sucre de canne, qu'ils expédiaient en Belgique.

Un écrit rapporte que la famille Van Groenenberghe était installée à Palma, déjà avant 1535, et qu'elle y possédait de grands biens à en juger par l'héritage suivant, partagé entre cinq enfants et consistant en ; « Allen de fazenda, landen, huyzen, plantagien gestaen in den eylanden van Palma, onder den rycke van Canarien, landen van suyckere, saylan-

(1) *Histoire de l'établissement des Anversois aux Canaries au XVI<sup>e</sup> siècle*. Anvers 1893.

den, wynlanden ende andere, met noch die actie van Callen, *slaven*, beesten, moelenen, huysraed, instrumenten ende hoedanighe andere gereedschappen, actien, vryheyden, libertheyten ende andere toebehoirten ».

On le voit, il s'agit d'une exploitation complète de grande importance consistant en vignobles, prairies, champs de cannes à sucre, etc., et de plus, de tout l'outillage nécessaire à la fabrication de ce produit. Cette riche industrie avait dû donner de brillants résultats à son propriétaire car dans les derniers temps de sa vie il avait fondé une seconde exploitation semblable : « *anderen goeden, fazenda oft ingenien oulanx gemaect ende beplant, seinde bynnen den vorschreven eylanden van Palma gelegen, genaempt Arguval inde Lyanos* ».

Nous avons vu que parmi les biens laissés en héritage se trouvaient des esclaves ; à cette époque l'esclavage régnait aux Canaries comme dans les autres colonies, et la Grande Canarie avait à elle seule 16,000 nègres. « En 1576, la municipalité de Las Palmas, désireuse d'augmenter ses ressources, obtient la faveur de faire venir mille esclaves des côtes de Guinée et de les vendre dans l'archipel ou en Amérique. »

C'est principalement à Tassacorte et à Argual, dans l'île de Palma, que se trouvaient primitivement les établissements belges, et il s'était créé un courant d'affaires très important avec le port d'Anvers. Nous retrouvons également des belges établis dans les autres îles telles que Ténériffe et Goméra.

Après un certain temps, les familles belges traduisirent leur nom en espagnol, les *Van Groenenberghe* devinrent les *de Monteverde* dont les descendants jouèrent un grand rôle aux Canaries. Cette famille a encore actuellement des rejetons à Orotava. Les *Van de Walle*, originaires de Bruges, se firent appeler *Vendoval*, la famille *Guiselin*, également de Bruges, prit le nom de *Guisla*.

Bien d'autres familles encore, telles que les *Grimon* de Namur, les *Van Dale*, s'établirent aux Canaries; « les archives du Saint-Office fonctionnant dans l'archipel nous fournissent également quelques renseignements relatifs à nos compatriotes établis dans l'archipel Atlantide. D'après ces données, il paraîtrait que bon nombre de ces colons flamands appartenaient à la religion réformée. Ainsi en 1557, l'inquisition condamna au supplice du feu plusieurs maures ainsi qu'un flamand appelé Julian Cornélis Van Dick. Quelques années plus tard, le Saint-Office entama un procès pour cause d'hérésie contre un autre négociant flamand, Hans Aventrot, qui habitait Las Palmas dans la maison de Maria Van Dale, veuve de Melchior de Montoverde. »

Comme la plupart de ces vieilles familles flamandes avaient adopté des armoiries, il serait intéressant de rechercher parmi tous les blasons qui ornent les vieilles maisons seigneuriales des Canaries, ceux appartenant à nos compatriotes qui s'étaient fixés dans l'archipel. Les recherches devraient surtout se porter à Palma, sur les pierres tombales et dans les archives et les églises, à la Gomera, à Orotava, Garachico, La Laguna, dans les archives et les couvents de Las Palmas. Ces recherches amèneraient certainement la découverte de données précieuses concernant la généalogie de ces familles belges.

Il est regrettable que nos compatriotes n'aient pas suivi l'exemple de ces doyens de nos éléments coloniaux.

De nos jours cependant un courant paraît se dessiner : nous avons maintenant quelques compatriotes aux Canaries; ce sont pour la plupart des employés dans les entreprises de sociétés belges, je n'en connais qu'un établi à poste fixe, c'est le sympathique major Walton, qui habite Las Palmas avec son fils.

Quant aux étrangers que l'on rencontre actuellement aux

Canaries, ce sont principalement des Anglais et des Allemands ; c'est entre leurs mains que se concentre le commerce.

Nous avons vu plus haut que la flore présentait des modifications en rapport avec l'altitude ; il en est de même pour la race humaine étagée sur ces îles montagneuses.

Au niveau de la mer, c'est le type du midi au teint décoloré, cheveux et yeux noirs, taille petite, tempérament lymphatique enclin à l'anémie. Dans la montagne, au contraire, le type est tout différent, robuste, teint très coloré, yeux et cheveux beaucoup moins foncés, même clairs. Ce fait est surtout remarquable à Ténériffe où les paysannes de la Laguna, par exemple, ont beaucoup d'analogie avec nos plantureuses flamandes.

**Relations du continent avec l'archipel.** — Les anciens paraissent avoir eu connaissance de la présence de terres, très loin dans l'ouest, au-delà du détroit de Gibraltar (portes d'Hercule) ; on y avait placé le jardin des Hespérides avec ses pommes d'or qui ne devaient être que des oranges que ne produisaient d'ailleurs pas les îles Canaries, car l'oranger n'y a été introduit que vers le xv<sup>e</sup> siècle. C'est là aussi que l'on avait placé les *Champs Élysées*, séjour des bienheureux.

Toutes ces légendes reposent peut-être sur un fond de vérité, mais elles sont tellement vagues et contradictoires qu'il est inutile de s'y arrêter.

Les auteurs anciens assurent que les Phéniciens auraient dépassé le détroit de Gibraltar et abordé aux Canaries pour y tirer la pourpre avec laquelle ils teignaient leurs étoffes. Mais on n'a guère de certitude à ce sujet.

Il faut arriver jusque vers 400 ans avant notre ère, époque à laquelle les Carthaginois s'aventurèrent dans ces parages

à la suite de Hannon, pour avoir des données beaucoup plus certaines. Dans son voyage, au cours duquel il tua des grands singes (*Gorgones*), sans doute dans les parages de l'Équateur, il a dû rencontrer les Canaries, il n'en est pas fait mention dans ce qui nous reste du récit de son périple. Mais les caractères numidiques tracés sur les rochers de Hierro tendent à faire supposer qu'il a abordé dans ces îles et que c'est à bord de ses bateaux que se trouvaient des auxiliaires numides, qui étaient d'ailleurs alors tributaires de Carthage à l'époque de l'apogée de sa puissance.

Les Romains, ayant étendu leur domination sur le nord de l'Afrique, eurent connaissance de ces îles et ils envoyèrent une expédition pour étudier l'archipel.

Les envoyés de Juba en trouvèrent cinq : *Ombrios*, *Junonia*, *Capraria*, *Nivaria* (neiges au sommet), *Canaria*, ainsi appelée à cause de chiens de forte taille qu'on y trouva et dont on en emmena deux, en présent au roi Juba. Ptolémée fait mention de six îles Fortunées, ainsi nommées par les Romains en souvenir des îles Bienheureuses des Grecs. Ces six îles étaient : *Aproditos*, *Junonia*, *Pluitalia*, *Casperia*, *Canaria*, *Ninguaria*.

Les Romains ne paraissent pas avoir tiré parti de leur découverte qui tomba bientôt dans l'oubli.

De leur côté, les Arabes paraissent avoir abordé à différentes reprises dans l'Archipel ; cependant, ce n'est qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle que nous avons les premiers récits authentiques et circonstanciés concernant ces îles. A cette époque, un Génois, d'origine française, Lancelot Maloisel aborde aux Canaries.

En 1341, le roi de Portugal, Alphonse IV, envoya une flottille pour s'emparer de l'Archipel ; dans le cours de ce siècle, plusieurs descentes furent opérées dans les îles Canaries, des flibustiers surtout allaient y faire du butin, des

navires furent jetés à la côte. Des Normands abordèrent également vers cette époque dans l'Archipel. Au cours du XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle, on fixa à peu près la position des îles grâce aux documents rapportés par les nombreux navigateurs qui fréquentèrent ces parages.

En 1402, Jean de Bethencourt, baron normand, fit voile vers les Canaries pour s'en emparer et les convertir au christianisme. Après avoir soumis les îles de Lanzarote, Fuerteventura, Gomera, Hierro, il fit hommage de sa conquête au roi d'Espagne Henri III qui lui avait envoyé des renforts. Il revint en France après avoir laissé à la tête des îles son neveu Maciot.

En 1454, le roi d'Espagne proclama la déchéance des héritiers de Bethencourt. L'Espagne acheva lentement la conquête de l'Archipel, ce n'est qu'en 1496 après une résistance héroïque que Ténériffe tomba enfin aux mains des Espagnols. Depuis lors les îles Canaries sont sous la domination de la couronne d'Espagne et sont considérées maintenant comme provinces espagnoles.

### **B. Les îles en particulier.**

**Division.** — Les îles Canaries peuvent se diviser en trois groupes : central, oriental et occidental

Chaque groupe présente des caractères nettement tranchés quant au climat, à la fertilité et à la configuration du sol, à la population et au commerce.

Le groupe central comprend la Grande Canarie et Ténériffe ; le groupe oriental, Fuerteventura, Lanzarote, Alegranza et les petites îles au nord de cette dernière ; enfin le groupe occidental comprend Palma, Gomera et Hierro.

**Moyens de communication entre les îles.** — Pour franchir

les distances que nous avons vues plus haut exister entre les différentes îles, la Compagnie interinsulaire a établi un service assez régulier de petits bateaux à vapeur confortables.

Le service entre la Grande Canarie (Las Palmas) et Ténériffe (Santa Cruz) est bi-hebdomadaire; entre les autres îles il est irrégulier. Un bateau de cette Compagnie relie également Las Palmas au Rio de Oro à la côte Saharienne. Les bateaux qui relient l'archipel à la métropole, par Cadix, relâchent à Ténériffe et à Las Palmas.

En outre des vapeurs, un grand nombre de petits voiliers, genre *costero*, font le cabotage entre les différents ports de l'archipel. Ils transportent des fruits, des marchandises diverses, des bestiaux et même des passagers à un taux inférieur au fret exigé par la Compagnie interinsulaire.

**Routes.** — Les routes ne sont pas nombreuses aux Canaries; il serait à désirer que l'on en construisit de nouvelles, mais les frais d'établissement sont énormes à cause des grandes difficultés que l'on a à vaincre. Ces routes carrossables, *carreteras*, serpentent dans les barrancos, traversent des coulées de lave; il faut jeter des ponts sur les ravins, établir des murs pour empêcher les attelages de tomber dans les précipices, percer des tunnels, couper des pans de rochers d'une composition extrêmement dure. Ces routes généralement unies, non pavées, comme nos routes des Ardennes, conviennent très bien pour l'automobilisme.

Des diligences font le service par les *carreteras*, entre les différentes villes reliées par ces routes.

Les autres voies de communication sont d'affreux sentiers, souvent très dangereux, longeant des précipices, très fatigants et ne donnant passage qu'à des chevaux et des mules.

**Excursions dans les îles.** — Il y a deux façons d'excursionner aux Canaries : 1° visiter les villes desservies par des routes carrossables ; 2° s'enfoncer dans la montagne, en suivant les sentiers pour observer les primitifs villages perdus au fond des barrancos. Le premier mode d'excursion ne présente aucune difficulté, on trouve des voitures de louage, des chevaux ou des services de diligence et même des tramways électriques. Dans la plupart des villes importantes on trouve des hôtels. Il n'en est plus de même dans le second mode, cette excursion devient toute une expédition, il faut louer des bêtes de somme pour transporter tout ce dont on a besoin en cours de route, car il ne faut guère compter sur ce que l'on pourra trouver dans les villages ; il n'y a généralement pas de pain, mais du *gofio* (farine de maïs, d'orge ou de blé légèrement torréfié), auquel nous ne pouvons guère nous habituer, c'est juste bon pour s'empêcher de mourir de faim, et encore, il m'a été affirmé par des personnes de bonne foi qu'un Anglais avait trépassé à Lanzarote alors qu'il n'avait que du *gofio* à manger. Toujours est-il que cette farine nourrit parfaitement les Canariens qui y sont habitués et leur permet d'exécuter de longues marches très fatigantes sur ces sentiers de chèvre. Si l'on ne veut avoir des mécomptes, il faut se munir de vivres pour n'avoir recours à l'hospitalité bien connue des paysans canariens que pour les produits que l'on pourra s'assimiler tels que l'eau, le vin que l'on ne rencontrera pas buvable dans tous les villages, le lait de chèvre, les œufs, rarement du fromage, du poisson à la côte, dans beaucoup d'endroits on trouvera des fruits.

Pour passer la nuit il faudra avoir recours à l'hospitalité des paysans, on tâchera d'avoir des lettres de recommandation pour les principaux du village où l'on compte s'arrêter, tels que l'alcade, le curé, que l'on trouve générale-

ment très bien disposés vis-à-vis des voyageurs. Si l'on en est réduit à devoir loger chez de pauvres paysans, il vaut généralement mieux coucher à la belle étoile, tant on sera incommodé dans ces misérables demeures par des parasites de tous genres, les puces et les punaises vous attaquent par légions et vous empêchent de fermer l'œil. Le mieux est, si l'on veut faire une excursion d'une certaine importance, de se munir d'une tente et d'une malle-lit; au moins l'on y dormira à l'abri des attaques de ces bêtes féroces; le sommeil est chose capitale en voyage, c'est de lui que dépend votre vigueur et votre bonne humeur; peu de pays paraissent intéressants et attrayants à des hommes brisés de fatigue par des nuits de veille et de longues marches dans les montagnes.

## I. — GROUPE CENTRAL

Les deux îles qui le composent sont les plus importantes de l'archipel, par la population, le commerce, l'étendue du territoire et la fertilité du sol; ce sont les greniers des Canaries. C'est là que se concentre toute l'activité commerciale, c'est dans les ports de ce groupe central, cœur de l'archipel, que relâchent les bateaux des grandes lignes de navigation en cours de route pour l'Amérique, la côte occidentale d'Afrique et le Cap; c'est là aussi que l'on rencontre les principales villes où l'on trouve tout le confort européen et que les étrangers fréquentent couramment ou bien y installent leurs maisons de commerce.

Le climat y est moins exposé aux variations que dans les autres groupes, l'eau y est assez abondante, ce qui permet l'irrigation de nombreuses plantations de tous genres.

La culture s'y pratique sur une grande échelle parce-

qu'on y trouve beaucoup plus de terres labourables et très fertiles.

La Grande Canarie et Ténériffe possèdent à elles seules presque tout le réseau de routes carrossables, les deux uniques ports de tout l'Archipel où peuvent aborder les grands navires, des services téléphoniques et télégraphiques, des lignes de tramway, dont l'une à traction électrique; des chantiers de construction et de réparation de navires, d'importants dépôts de charbon, de grands hôtels et de beaux magasins.

C'est en somme les deux îles les plus riches de l'Archipel, celles sur lesquelles l'attention du monde commercial s'est spécialement fixée presque à l'exclusion, à tort à mon avis, des deux autres groupes.

### GRANDE CANARIE.

C'est l'île la plus fréquentée par les nombreux navires qui relâchent aux Canaries. Sa population s'élève à 95 000 habitants; c'est relativement à son étendue, la plus peuplée de l'archipel. De forme arrondie, plus régulière que les autres îles, elle offre des sites très variés qui lui donnent beaucoup de charme.

Les côtes de la Grande Canarie, en général très élevées, formées de falaises rocheuses abruptes, sont très saines partout. Dans l'E. seulement et très rapprochés d'elles, on trouve quelques îlots et quelques récifs, la plupart apparents. Deux de ces îlots se trouvent particulièrement près de la pointe Gando, dans l'E. et le N. Dans l'E. même de la pointe se trouve une barre éloignée d'elle de 1 mille et sur laquelle il y a 18 mètres d'eau.

L'industrie n'y est pas très avancée, il y a des sucreries de canne à sucre, dont plusieurs à vapeur et des distilleries.

La pêche, à la côte d'Afrique, se pratique sur une assez grande échelle, le port de Las Palmas arme 24 costeros.

On y fabrique plusieurs espèces de vins, les principaux articles d'exportation sont les fruits.

**Las Palmas** (20 000 habitants), capitale de la Grande Canarie, possède l'unique port sûr de tout l'archipel. Situé à 5 1/2 kilomètres au nord de la ville, il est formé au nord par l'*Isleta*, à l'ouest par l'*isthme de Guanarteme*, à l'est par un môle de plus de 1 200 mètres et au sud par un môle plus petit qui n'est pas encore achevé.

Les grands navires, qui viennent mouiller dans cette bonne rade par 6 à 8 brasses de fond, ne vont généralement pas à quai; ils embarquent leur charbon qui est apporté au moyen de pontons qui accostent; l'eau est amenée par un petit bateau et pompée dans les réservoirs; c'est surtout un port de ravitaillement. Le long du quai de l'est accostent des voiliers et de petits vapeurs, tels que les bateaux qui font le service intèrinsulaire; les bateaux de pêche, les petites goëlettes qui font le service également entre les îles, et quelques torpilleurs espagnols ancrent généralement en dedans du petit môle.

À peine est-on ancré dans le port de la Luz et les formalités de la loi maritime accomplies, que le pont du navire est assailli par de nombreux marchands de produits indigènes et autres, tels que : oranges dans de petits paniers qui en contiennent 10 à 15 vendues au prix de 40 à 50 centimes; raisins, abricots, bananes, ananas, etc. Des Hindous transforment tout un quartier du pont en un bazar où sont exposés des bijoux filigranés, des plats japonais et chinois, des tapis, des pièces de soie, des coffrets en bois de santal sculptés, et très odorants, des éventails en plumes et une quantité d'autres objets de provenances diverses généralement étrangères, enfin, toute la pacotille de ces marchands

orientaux que l'on retrouve à peu près les mêmes partout.

Plus loin, ce sont les marchands de cigares et cigarettes, puis les marchands de perroquets, de singes, de peaux de léopards et d'antilopes de provenance africaine. Des femmes offrent de beaux ouvrages de main, tels que mouchoirs en soie brodés, sacs à mouchoirs en soie ornés de peintures représentant le port ou la ville, des écharpes en soie, des mantilles dont les plus belles sont de provenance belge, des fleurs en écailles de poissons, etc.

Un spectacle intéressant est celui que présentent les marchands de *canaris* ; ils sont au moins une vingtaine à harceler les passagers, portant en mains une ou deux cages renfermant un joli serin qui chante merveilleusement. Ils les offrent d'abord à des prix assez élevés, le voyageur marchand, discute et finit par tourner le dos au marchand pour lui montrer qu'il n'est pas amateur à ce prix ; fatale tactique ! le Canarien qui n'attend que ce moment en profite pour passer à un compère la cage contenant le beau serin mâle qui chantait devant le passager et recevoir en échange une cage et un serin identiques, si ce n'est que ce dernier ne chante pas ! C'est une femelle généralement. Le marchand continue à suivre le voyageur diminuant cette fois ses prix que notre amateur finit par accepter avec empressement fier d'avoir fait une bonne affaire, de ne s'être au moins pas laissé voler ! Il rapportera aux siens comme souvenir de son voyage, un canari des Canaries, le plus merveilleux chanteur parmi toutes les espèces de serins ! Il l'entourera de tous les soins imaginables au cours de la traversée et qui a voyagé avec des cages contenant des oiseaux, sait tout l'ennui que pareil transport occasionne. Notre naïf voyageur expliquera plus tard l'extinction de voix de l'oiseau rare, par l'émotion du voyage, le changement de climat..., c'était cependant un si bon chanteur..., il chantait dans la main !

Il est bon de fermer les cabines lorsque tout ce monde est à bord, beaucoup de choses conviennent à ces insulaires parasites des navires qui ancrent dans leur port.

Parmi ces trafiquants qui visitent les navires, plusieurs ont d'autres articles à offrir aux voyageurs européens; sous les dehors d'un paisible marchand d'oranges ou de cigares se dissimule le pourvoyeur des maisons louches, se faufilant parmi les jeunes passagers inexpérimentés et enthousiastes de la nouvelle vie qu'ils commencent, glissant des adresses, vantant les appas de celles dont il est le maquignon et tâchant d'entraîner les naïfs qu'il distingue d'un coup d'œil. Il est utile de signaler à nos compatriotes qui se rendent au Congo, tout le danger qu'ils courent en suivant ces entremetteurs que les capitaines ne devraient pas laisser venir à bord exercer leur honteux métier. Ils seront conduits dans des bouges infects où ils trouveront des femmes qui les contamineront d'autant plus sûrement qu'elles échappent à tout contrôle sanitaire. Les maladies sont tellement communes parmi ces femmes, que fréquentent tous les équipages des navires qui relâchent dans le port de La Luz, que dans le monde voyageur l'on appelle habituellement du nom de *laspalmite* le souvenir que ces vénus canariennes laissent à leurs éphémères amants.

Dans les rues de Las Palmas, le voyageur ne sera pas moins en butte aux réclames de la prostitution; des gamins les poursuivront, leur offrant de les conduire chez de belles femmes, ils iront jusqu'à leur dire qu'ils ont une jolie sœur... Ils leur crient cela du milieu de la rue sans souci des dames et des demoiselles qu'ils croisent, plusieurs ont même appris à baragouiner ces offres monstrueuses en anglais et en français, et tout cela se passe sous l'œil bienveillant de la police si l'on peut appeler ainsi les porteurs d'uniformes qui arpentent nonchalamment les rues de la ville.(1)

(1) Ce n'est pas seulement à Las Palmas que les voyageurs qui se rendent

Dans les eaux du bateau se tiennent quelques embarcations portant des gamins vêtus seulement d'un caleçon de bain, leur peau fortement hâlée paraît compléter leur costume. Ils engagent les passagers à jeter à l'eau une petite pièce blanche après laquelle ils plongent et qu'ils ont bientôt saisie. La même pratique s'observe d'ailleurs dans la plupart des ports des régions intertropicales; plus au sud, ce jeu devient dangereux car le requin règne en maître dans les eaux chaudes équatoriales.

Le calme et la transparence des eaux rend cet exercice possible; l'eau est tellement claire que l'on voit parfaitement les hélices des navires. Une pièce de monnaie tombant à l'eau ne coule pas rapidement, elle s'enfonce en décrivant

en Afrique courent le risque d'altérer leur santé; dans les escales de la côte et à Sierra-Leone par exemple, le danger apparaît de nouveau. Là cette fois, les maisons louches envoient un canot au pied de l'escalier du navire qui ancre dans la baie, pour prendre les clients: c'est l'omnibus des hôtels à la gare! Un employé de la maison, un sale moricaud, paré de tous les vices de sa race et de la nôtre, monte à bord faire ses offres; il représente un hôtel, un restaurant où l'on pourra se rafraîchir, les passagers le suivent et vont tomber dans un bouge sans nom. Il faut que je décrive le plus connu, car j'ai voulu voir par moi-même le triste lieu où s'étaient contaminés tant de pauvres garçons que j'ai soignés au cours de mes voyages à la côte d'Afrique.

Au rez-de-chaussée un débit de boissons alcooliques, le salon est à l'étage: on y a accès par un escalier poussiéreux, grinçant, vraie échelle de grenier; on suit un couloir tortueux qui vous amène dans une grande pièce sombre, très sombre même à cause des épais rideaux qui cachent les fenêtres pour atténuer la grande chaleur du jour, mais surtout pour donner du mystère.

L'ameublement vous frappe au premier abord, de vieux fauteuils venus échouer là, après avoir fini leur carrière en Europe, sont disposés dans les coins; à l'un il manque un bras, à l'autre un pied, des touffes de crins sortent de l'étoffe qui fut jadis d'une couleur dont les restes ne peuvent plus donner la moindre idée; à un autre, un ressort détaché s'étire jusqu'au plancher, lorsqu'on s'assied, le pauvre vieux siège, témoin de tant de drames, craque, gémit, menace de s'effondrer sous votre poids, tandis que les ressorts font entendre une musique bizarre qui accentue encore l'étrangeté du lieu.

Aux fenêtres pendent des rideaux, vieilles fripes en lambeaux, dont les taches attestent qu'ils servent souvent de torchons. Une glace fendue orne un des panneaux de la muraille, tandis que sur les autres sont épinglées des gravures de journaux illustrés anglais et français. Le portrait de sa gracieuse majesté la

des zig-zags qui ralentissent la descente et permettent aux plongeurs de la rattraper aisément.

Ces gamins, singulièrement agiles, varient leurs exercices aquatiques : plongent de différentes façons et de hauteurs diverses du pont, quelquefois de la passerelle du capitaine, passent sous la quille du bateau. Ils conservent les pièces de monnaie dans la bouche comme les singes les noisettes dans les abajoues.

Du pont du navire, lorsque l'atmosphère est bien claire, on peut voir le pic de Ténériffe, par dessus l'isthme de Guanarteme, à environ 15 lieues.

On se rend à terre dans un canot indigène qui vous

reine Victoria, honore de sa présence cet affreux taudis; pour compléter la décoration, un grand christ est pendu à la muraille, sa face blême, cadavérique, penche triste et rêveuse sur l'épaule. Par terre, des nattes indigènes, des bouteilles vides roulées sous la table ou sous les canapés; dans les coins, des vieilles sans nom, à la muraille pendent, par ci par là, accrochés à des clous des jupons, des ombrelles..., et dans tout cela les puces règnent en maîtresses.

C'est là la salle de réception de l'hôtel respectable tenu par M<sup>rs</sup> M..., grosse matrone nègre, aux chairs pendantes et tremblotantes, répandant autour d'elle un parfum de transpiration tropicale inconnu dans nos régions. Elle est secondée dans sa tâche par un choix de négrillonnes dont les plus jeunes ont de 8 à 10 ans, qu'elle livre indifféremment à n'importe quel client blanc ou noir.

Et dire que cette sale bicoque est fréquentée par des tas de voyageurs, surtout par des jeunes, ceux qui ne sont jamais sortis de chez eux; ils ont hâte de goûter de la vénéus d'ébène par pure fanfaronade qui peut leur coûter cher. Beaucoup de ceux-là arrivent dans les colonies tropicales avec le germe de la maladie que leur a valu leur étourderie. N'étant pas dans les conditions requises pour se soigner convenablement, ils sont bientôt terrassés par le climat et leur mort est imputée à l'état malsain du pays. N'en ai-je pas connu plusieurs qui se sont suicidés plutôt que de revenir se présenter dans un tel état à leur fiancée qui les attendait. La vie d'Afrique a bien des dessous mystérieux que souvent le médecin est seul à connaître.

Il serait à désirer que l'on signalât aux jeunes gens partant pour l'Afrique, tous les dangers qu'ils courent et que l'on mit entre leurs mains une brochure leur indiquant les pièges qui leur seront tendus en cours de route et les diverses précautions à prendre pour les changements de climat et de régime.

Cette digression cadrerait mieux dans une revue médicale, mais malheureusement ce n'est pas là qu'elle aura la chance d'être lue par ceux qui voyagent; j'ai cru faire œuvre utile en la mettant ici sous les yeux du lecteur.

descend moyennant une *peseta* au mole sud au commencement duquel stationnent les tartanes qui font le trajet du port à la ville, concurremment avec un tram à vapeur dont les départs ont lieu toutes les demi-heures environ.

L'isthme de Guanarteme (*Playa del Carmelito*), qui relie la Grande Canarie à l'îlot rocheux nommé *Isleta*, servait de nécropole aux Guanches. Il n'y a pas bien longtemps il n'y avait encore que quelques maisons (Village de *La Luz*), des pêcheurs y campaient en plein air. Maintenant on y trouve de vastes dépôts de charbon, des magasins, des débits de boissons et de nombreuses maisons, formant le véritable quartier du port.

A l'ouest de l'isthme se trouve la baie *Confitale* qui est saine partout; on peut y mouiller sur un fond de sable de 30 à 40 mètres et au-dessous suivant que l'on voudra s'approcher de terre. On y est battu des vents du N.O., cependant dans les coups de vent du S.E. cette baie est un bon refuge, la mer y est très belle.

Au sommet de l'*Isleta* est un phare qui se trouve à 243 mètres, on peut s'y rendre en 2 heures par une route carrossable. On jouit là-haut d'une magnifique vue sur la partie Nord de l'île. Dans les anfractuosités des côtes rocheuses de cet immense bloc volcanique, on fera ample moisson de spécimens zoologiques et botaniques très divers et très intéressants.

Une route large mène du port à la ville. Si l'on ne veut pas attendre le tram, qui est loin d'être un modèle d'élégance, de confort, de propreté et de régularité, on prend une *tartane*, légère voiture à deux roues, munie d'un dais en toile garantissant des ardeurs du soleil; de petits chevaux (1),

(1) Le cheval des Canaries tient du cheval arabe et de celui des Pyrénées. Il pourrait être très beau mais on n'apporte aucun soin à sa reproduction. Il est de petite taille, tête petite, intelligente, jambes fines, nettes, nerveuses. Ce n'est

très rapides sont attelés à ces légers véhicules ; ils ne font qu'un trot jusqu'à la ville. La route contourne la baie, traversant d'abord un espace aride couvert de sable blanc mouvant qui encombre toujours la route ; on rencontre sur le bord de la mer un vieux château-fort abandonné.

En 1900, un immense steamer anglais transportant du matériel de guerre au Transvaal est venu s'échouer près de là ; à marée basse on pouvait presque se rendre à pied à bord, on eut dit que ce pauvre navire avait voulu traverser l'isthme. On ne sut guère à quelle cause attribuer cet accident qui vraiment laissait rêveurs les gens de mer, car la tempête et les courants n'y avaient nullement coopéré ; seul le dieu protecteur des Boers avait pu déposer à la côte ce formidable transport dont les flancs regorgeaient d'engins destructifs perfectionnés, destinés à l'anéantissement des braves petites républiques Sud-Africaines.

Plus loin sur la route, ce sont des villas avec de jolis jardins et des bosquets tout émaillés de fleurs ; puis c'est l'établissement de bains de Santa-Catalina et l'hôtel Métropole. La route n'est généralement pas en très bon état, quoique de temps à autre on l'empierre de nouveau et que des chameaux y traînent des rouleaux en fer qui, quoique assez lourds, ne font guère de besogne. Il faudrait une puissante machine à vapeur actionnant un lourd rouleau comme celui employé à Naples pour la via Caracciolo et d'autres. La route de Las Palmas est toute bossuée, la circulation y est d'ailleurs très intense ; lorsque l'on roule à toute vitesse, les tartanes font de tels bonds qu'il est dangereux de se lever du siège, on risque de passer par « dessus bord ». C'est une course folle, le conducteur excite son cheval de ses cris et

pas un cheval de trait, mais il est résistant. Il est attelé aux voitures et le paysan, l'emploie pour les petites charges. Il se paye, à l'âge de deux ans et demi à trois ans, 250 à 300 francs.

de ses coups, presque toujours on assiste à des luttes de vitesse entre les différents véhicules qui se rendent à la ville; ce sont des altercations tout le long du chemin, les voitures passent quelquefois tellement près l'une de l'autre qu'on croit à tout moment qu'elles vont s'accrocher. On arrive généralement sans encombre à la ville, un peu meurtri cependant et couvert de poussière. A l'entrée de la ville on remarque des moulins à vent pour moudre le gofio, les ailes sont formées de quatre bras sans échelles auxquels sont attachées des voiles triangulaires. A droite se trouve l'usine où sont les machines génératrices de l'électricité qui fournit l'éclairage à la ville.

Ces machines ont été construites en Belgique et sont conduites par des Belges; une société belge projette une ligne de tramway électrique du port à la ville, en remplacement de la ligne à vapeur, actuellement en exploitation.

Vue de la mer, Las Palmas présente un aspect très pittoresque: bâtie en partie le long du rivage en partie en gradins sur le flanc de la montagne, elle tranche vivement, par la blancheur des maisons, sur la couleur sombre du sol volcanique de l'île. Les rues sont généralement larges, propres, pavées de dalles en lave; les maisons badigeonnées au lait de chaux sont dépourvues de toits inclinés qui sont remplacés par une terrasse. On rencontre dans la ville de jolis magasins où l'on peut se procurer la plupart des articles européens, à des prix peu élevés. Au point de vue architectural, les maisons n'offrent rien de particulier, à l'intérieur, il y a généralement un *patio* comme en Espagne.

Près du môle de la ville est un petit parc planté de palmiers et autres essences, au centre se trouve un bassin avec des poissons d'eau douce. Les pêcheurs de la grande pêche, de retour de la côte d'Afrique, s'y retrouvent et causent assis sur les bancs.

Le môle qui a besoin de réparation, n'est utilisé que par les goëlettes qui naviguent d'une île à l'autre ou par les *costeros*, qui viennent y décharger leur poisson. Ce débarcadère n'est pas commode par les temps de grosse mer du nord. La plage devant la ville est à peu près inabordable, elle est garnie presque partout de roches. En face de la ville à un demi-mille de la plage on peut mouiller par des fonds



FIG. 1.

de 30 à 32 mètres, on y trouve du sable, des coquilles et des coraux. Les marées sont de 3<sup>m</sup>30 et l'établissement du port 12 h. 50<sup>m</sup>. On prétend que devant l'embouchure du ravin qui traverse la ville, il existe un gouffre accusant une très grande profondeur. A côté du parc est un chantier (fig. 1) de construction de bateaux du genre *costero*.

Dans le centre de la ville est une autre place plantée d'arbres : l'*Alameda de Colon*; on y donne des concerts. Cette place est ornée de la statue de Colomb. Devant le casino, à côté de l'Alaméda, est un autre petit jardin décoré de la statue de *Bartolomé Cairasco*, poète canarien (1540-1610); il écrivit un poème sur les antiquités canariennes.

La ville est divisée en deux parties par le barranco de *Guiniguada*, sur lequel sont jetés deux ponts : l'un en pierre, l'autre en bois. Le premier et le principal, décoré de statues, donne accès à la *Plaza de Santa Anna* située entre la cathédrale et le municipale. Cette place rectangulaire, toute éclairée le soir à la lumière électrique, est décorée de statues en bronze représentant, grandeur naturelle, des chiens de chasse de forte taille. Ces statues ont sans doute été posées en souvenir des chiens présentés à Juba, roi de Mauritanie.

La *Cathédrale* présente un aspect assez imposant, sa façade n'est pas finie, l'intérieur contient des richesses intéressantes, le maître-autel est en argent repoussé de même que la lampe du chœur ; ce dernier est en bois du pays.

Le bénitier attire l'attention par ce fait qu'il est en marbre de la Grande Canarie. Les peintures n'offrent aucun intérêt artistique. Un St-Jean monstre, portant l'enfant Jésus sur l'épaule attire l'attention : l'anatomie bizarre des personnages laisse un médecin rêveur. Le pied qui est hors de l'eau, car le saint est représenté sortant de l'onde, est une monstruosité, l'articulation radio-carpienne de la main gauche, est plutôt une articulation tibio-tarsienne. La musculature et l'articulation du bras gauche sont également fantaisistes, le thorax est celui d'un emphysémateux ! L'anatomie de l'enfant Jésus rime avec celle du Saint. L'auteur, Don Rodriguez n'a jamais vu un homme nu ; son œuvre n'est guère de nature à réjouir les yeux du Créateur.

Dans une chapelle repose le corps du poète Cairasco et sous le maître-autel est le tombeau de l'historien Viera.

A côté de la cathédrale se trouve le *Palais épiscopal* dont l'aile postérieure est assez remarquable.

En face de la cathédrale, de l'autre côté de la place est la *mairie* (*municipio-ayuntamiento*), son aspect est assez

monumental. Au premier étage est la bibliothèque publique contenant environ 5000 volumes. Au second étage est le *Musée canarien* très intéressant par sa riche collection de restes des anciens guanches, mais tout y est sans ordre, non catalogué. On y voit des collections de spécimens géologiques, des poteries canariennes, des ornements et instruments ayant appartenu aux guanches. On y voit aussi un grand nombre de spécimens zoologiques des parages canariens. Dans le compartiment n° 6 se trouve la collection anthropologique, contenant un grand nombre de crânes; beaucoup de momies entières et des spécimens d'ouvrages en peau de chèvre.

Comme bâtiments publics nous citerons encore :

Le *Palacio militar* en face du parc (*El Parque*) et du chantier signalés plus haut; il fut construit en vue de l'établissement à Las Palmas du Gouvernement des Canaries; l'*hôpital de St-Martin* sur les hauteurs de Santo Spiritu; on y remarque, fonctionnant encore, un tambour dans lequel on dépose les enfants abandonnés, ils sont recueillis par l'administration de l'hôpital; l'*hôpital des Lèpreux* dans l'ancien monastère de Santo Domingo.

Le *Marché-aux-poissons*, près de la mer, à côté de l'endroit où vient déboucher le barranco, bâtiment bien conditionné pour conserver la fraîcheur, il est intéressant à visiter à cause des nombreuses espèces de poissons qui y sont mis en vente. A côté, le *théâtre*, capable de contenir près de 1,400 spectateurs.

Sur la place devant le *Marché-aux-poissons* et sous un hangar, se tiennent des marchands de poteries, de souliers, de poissons salés, de légumes, de comestibles, etc.

Le *Marché couvert*, bâtiment assez vaste, mérite l'attention car on y voit la plupart des fruits et légumes de la contrée et de la saison.

Parmi les églises, qui sont assez nombreuses, nous citerons : *San Francisco*, bâtie en 1689, intéressante par l'irrégularité de son intérieur ; *San Telmo*, fréquentée par les marins et les pêcheurs qui viennent offrir des réductions de leur bateau ; *San Antonio Abad*, dans laquelle Christophe Colomb entendit la messe en août 1492, avant de faire voile pour l'Amérique ; l'église qui existait alors et qui fut la première construite dans la Grande Canarie, fut remplacée en 1756, par le présent édifice.

La ville de Las Palmas est particulièrement propre et bien entretenue, cependant à proximité du Marché-aux-poissons près d'un petit abattoir, la propreté laisse beaucoup à désirer ; sur la plage de galets, on fait sécher les peaux des bêtes de boucherie, le côté du poil en dehors ; près de là on fait également sécher des boyaux gonflés d'air. Des hommes sont occupés en plein soleil à exprimer des boyaux, les matières fécales qui abandonnées à l'air libre répandent des odeurs qui empestent les environs, c'est-à-dire le Marché-aux-poissons, le Marché-couvert, etc. Des femmes et des jeunes filles lavent du linge dans l'eau qu'amène le barranco, elles sont dans la rivière jusqu'à mi-jambe, les jupons relevés, elles étendent sur les galets du barranco les linges qui y sèchent rapidement. En guise de délassement, de grandes jeunes filles se renversent l'une l'autre toutes habillées dans l'eau ; la douce température et la brise de mer les sèchent bientôt.

La vie à Las Palmas est calme comme dans la plupart des villes du midi, les amusements y sont rares, les étrangers qui y séjournent quelque temps n'ont comme délassements que le mouvement du port, les promenades à pied le long de la mer, les bains, la pêche, et les excursions en voiture dans la montagne.

La chasse est possible aux Canaries : on y rencontre les

perdrix rouges qui sont très belles et plus fortes que celles d'Europe; en certains endroits, par exemple dans l'île de Gomera, elles sont en quantité tellement grande que les paysans détruisent tous les nids qu'ils peuvent trouver pour éviter les ravages considérables dans les récoltes, et il n'est pas rare de trouver chez des particuliers de Ténériffe des envois de 1,500 à 2,000 œufs qui sont convertis en excellentes omelettes; voilà de quoi repeupler nos chasses si toutefois ce gibier pouvait s'acclimater dans nos régions rigoureuses. Le prix de ces perdrix est en moyenne de 1 franc.

Les cailles sont abondantes dans toutes les îles, alors qu'en Belgique c'est un gibier qui tend à disparaître.

Aux Canaries, un chasseur, pas trop maladroit, peut rentrer avec 70 ou 80 cailles; elles se vendent en moyenne 25 centimes la pièce.

Le lapin est également très abondant dans certains endroits, principalement dans les îles de l'Est.

On ne rencontre pas de lièvres, ce gibier n'existe pas aux Canaries. On pourrait naturellement l'y introduire, ainsi que d'autres gibiers tels que le faisan, le chamois, le sanglier dans les îles boisées et le chevreuil.

Comme fauve on ne rencontre que le chat sauvage.

Des permis de chasse sont délivrés moyennant le paiement d'un droit de 10 francs.

Les dimanches et certains jours de fête, il y a audition de musique à l'Alameda de Colon; en hiver il y a des représentations au théâtre; le carnaval est très animé.

Les soirées calmes et tièdes invitent à la promenade; malgré cela, il y a peu de monde à la rue le soir, si ce n'est les amoureux faisant la causette avec leur fiancée. Aux Canaries, un jeune homme fréquente pendant longtemps une jeune fille sans avoir l'entrée de la maison; il reste dans la rue et cause à la demoiselle assise à la fenêtre du rez-de-

chaussée. Souvent la fiancée passe une chaise à son amoureux et ils se parlent ainsi bien longtemps par le judas du volet. Si la demoiselle habite le premier étage, pendant des heures elle reste accoudée à la fenêtre, s'entretenant avec le jeune homme qui se tord le cou dans la rue.

Il n'y a guère de cafés que l'on fréquente le soir comme dans nos villes du Nord; les pharmacies les remplacent dans certaines mesures et sont le rendez-vous d'habitues qui s'installent sur le trottoir où ils font la causette en sirotant des limonades. Les femmes et les jeunes filles vont aux offices religieux du soir ou bien restent à la maison.

Il est rare que les étrangers fréquentent les familles de la ville, le mode d'existence et les coutumes sont si différents; ils font une colonie et s'amuse entre eux.

Le casino n'est fréquenté que par les indigènes et les espagnols : officiers de garnison, etc.

Les anglais ont leurs clubs : *The Golf club*, *The Lawn Tennis club*, *The Cricket club*, dont la plaine est près de l'hôtel Métropole.

Les hôtels cosmopolites (1) bien tenus, où se cantonnent les étrangers, organisent des jeux, des championnats de cricket et de tennis; les étrangers d'autre nationalité que les anglais fréquentent peu ces divertissements essentiellement anglais et ne fraient guère avec eux, comme cela arrive d'ailleurs partout. Comme les étrangers non-anglais sont en minorité, ils n'organisent aucun divertissement, ils se contentent de se faire des visites et d'organiser de temps à autre une petite excursion dans la montagne.

On pourrait cependant à Las Palmas créer de bien agréables divertissements; le calme habituel de la mer

(1) Les hôtels indigènes (*fonda*) ne sont guère recommandables, ils sont de beaucoup meilleur marché, mais leur cuisine et leur propreté laissent beaucoup à désirer.

invite aux sports nautiques : yachting à la voile, régates à l'aviron ; le charme des sites de la montagne et l'état des routes favorisent l'automobilisme.

*Postes, Télégraphe et Téléphone.* — Las Palmas possède un bureau de poste, situé à la place de Santa Anna ; il n'est ouvert que jusque trois heures. La distribution des lettres n'a pas lieu en ville, on les délivre au bureau.

Si l'on est un peu connu, ou si l'adresse en langue étrangère est difficile à lire, on met à votre disposition le stock de lettres en souffrance, pour y chercher les vôtres et, si vous êtes peu scrupuleux, d'autres qui vous conviennent ; il faut insister pour obtenir les journaux à son adresse, il y en a tant et il fait si chaud pour les remuer !

Cette organisation défectueuse de la poste permet aux hôtels l'exploitation d'un singulier truc pour amener chez eux des clients. Lorsque l'employé qui est chargé d'aller chercher la correspondance tous les matins remarque des lettres adressées à de nouveaux arrivants, il les retire et les dépose en évidence dans le tableau vitré, près de la loge du concierge de l'hôtel, vous apprenez par hasard ou par un employé de la poste, qu'elles sont déposées à tel ou tel hôtel. J'ai ainsi dû faire le tour de tous les hôtels pour battre le rappel de ma correspondance !

Si, exaspéré, vous réclamez et surtout si vous vous fâchez, cela n'ira plus du tout, on vous répondra quand vous vous présenterez au bureau, qu'il n'y a encore rien à votre adresse, on se vengera en vous faisant attendre. Il faut prendre son temps, les employés ne sont jamais pressés, à quoi bon, ce qu'il ne feront pas aujourd'hui ils le feront demain ou après-demain. Ce sont au fond de braves gens qu'il faut savoir prendre par le bon côté, alors on a tout ce que l'on veut, ils vous rendent tous les services qu'ils peuvent. On vous dépêche un gamin dans la rue sur votre passage pour vous dire qu'il

y a une lettre ou un télégramme à votre adresse ; vous êtes vite connu si vous faites un peu la causette par la fenêtre avec les employés de la poste ou du télégraphe, ils s'ennuient tant dans leur bureau ces pauvres garçons ! Vous êtes alors comme le petit châtelain de campagne, bien avec son petit monde administratif, passant par dessus les mesquineries des règlements. Je n'ai jamais eu qu'à me louer d'eux, mais combien de voyageurs, peu familiarisés avec les coutumes du midi, enragent à tout moment quand ils ont des rapports avec le monde administratif, alors que c'est si simple de s'arranger à l'amiable.

Dans le midi, et celui qui a séjourné à Naples le sait parfaitement, les lois sont d'autant plus nombreuses qu'elles sont moins observées : pour pouvoir y manœuvrer à l'aise, il y a une manière de s'y prendre, une façon de faire les choses que tout le monde ne sait pas attraper de suite ; il faut des recommandations, on glissera de temps à autre une petite pièce dans la main. Ces descendants des anciennes familles seigneuriales, car tous parviennent à retrouver une filiation avec un grand d'Espagne, ont un faible pour les titres, on multipliera les *señor*, et même les *caballero* en réponse aux *su merced* dont on vous accablera ; cela rend heureux ces braves gens et cela coûte si peu.

Un jour, un petit porteur de dépêches arrive à l'hôtel pour m'apporter un télégramme ; le pauvre garçon était tout en nage, comme j'étais connu des employés, on lui avait recommandé d'aller vite, il avait couru ! En m'abordant il fouille ses poches et s'aperçoit qu'il a laissé le télégramme au bureau. *Caramba!* exclame-t-il... il avait cependant eu la bonne intention de me l'apporter, mais ils ont si peu la tête à la besogne. Que faire ? vous fâcher, il ne serait plus revenu ce jour-là et le lendemain dans la journée il serait arrivé en flânant. On obtiendra beaucoup plus en

conservant sa bonne humeur, et si vous voulez vous attacher le pauvre garçon, auquel arrive cette mésaventure, donnez-lui son pourboire et une parole gentille. Dans le midi, réclamer, vouloir réformer c'est perdre son temps. On n'y considère pas le service comme ici, ces gens ne peuvent se plier à notre régularité, ils arrangent leur petite vie à leur façon en se donnant le minimum de mal; ils ne connaissent rien de notre vie *accélérée*; ils n'ont peut-être pas tort. Utilisez ces services publics tels que vous les trouvez, arrangez-vous de façon à ce qu'ils vous satisfassent le mieux possible et que le reste vous importe peu.

**Routes.** — De Las Palmas partent plusieurs routes carrossables (*carreteras*), généralement très bien entretenues mais très poussiéreuses; elles mettent en communication la capitale avec les différents points importants de l'île.

La *route Centrale* ou du S.O. (21 kilom.) s'élève dans la montagne, passe par Tafira, Monte, Santa-Brigida et San Mateo.

La *route du Sud* (28 1/2 kilom.) passe par Telde et finit à Aguïmes; la *route de l'Ouest* (50 kilom.) a pour point terminus le môle du petit port d'Agæte sur la côte ouest de de l'île. Elle passe par Tamaraceite, donne plus loin au kilomètre 20.5, un embranchement pour Teror, passe à Arucas, donne plus loin un embranchement inachevé vers Firgas et Moya, continue par Bañadero, Guia, Galdar, Agæte jusqu'au Puerto de las Nièves.

On peut y faire de longues promenades extrêmement agréables avec des voitures de louage que l'on trouve aisément à Las Palmas.

La *route Centrale* (S.O.) qui mène à San Matéo est la plus fréquentée par les étrangers car elle traverse des endroits très pittoresques. A peine a-t-on quitté Las Pal-

mas que l'on s'élève de suite dans la montagne pour arriver à 5 kilomètres de la ville, à une altitude de 300 mètres. Après avoir traversé une zone un peu aride, on atteint à 8 kilom. le village de *Tafira* où la végétation est extrêmement vivace; on y voit, à côté des plus beaux représentants de la flore tropicale et semi-tropicale, apparaître les arbres fruitiers de nos régions. A mesure que l'on s'élève, ces derniers remplacent les spécimens des pays chauds. A *Tafira*, village peu intéressant, les cochers ont l'habitude de se désaltérer, car ils se sont époumonés pendant la montée pour exciter leurs chevaux. Ils se font verser aux frais du voyageur une grande rasade de rhum dont ils insufflent une bonne partie dans les naseaux des chevaux qui soufflent lamentablement, tout couverts de sueur, car la montée a été rude.

A peine a-t-on quitté ce village que la vue s'étend dans le *barranco del Dragonal*; la température commence à se refroidir, l'air est plus vif; des eucalyptus sont plantés sur les côtés de la route. On atteint *Monte*, qui est la résidence d'été par excellence non seulement pour ceux qui fuient la chaleur du niveau de la mer, mais pour les invalides atteints de maladies de poitrine.

Cette contrée présente l'aspect le plus riant par l'extrême diversité des plantes et des arbres fruitiers, par l'étonnante abondance des fleurs et l'étrangeté du panorama sauvage et tourmenté qui se déroule aux yeux du voyageur émerveillé. Vers le 9<sup>me</sup> kilom. on rencontre le *Quiney' Bella Vista Hôtel*, très bien situé, on y jouit d'une belle vue sur toute la région. Un peu plus loin vers le 10<sup>e</sup> kilomètre se détache sur la gauche de la route un chemin qui conduit à la *Grande Caldera de Bandama*, un ancien volcan. Une partie seulement du chemin est carrossable et encore est-elle fort difficile, il n'y a place que pour une voiture, dont les

roues s'enfoncent dans du sable volcanique noir. En certains endroits, la route présente des dangers tels qu'au cours d'une excursion que j'avais faite avec le lieutenant Wilverth, ce dernier sauta de voiture, croyant que l'attelage allait rouler au fond du ravin; mais les chevaux ont tellement le pied sûr et l'habitude de ces parages que l'on n'a rien à craindre. A partir du moment où la voiture ne peut plus avancer, on continue à pied par un sentier assez praticable qui vous amène, après une demi heure de marche par monts et par vaux, à l'embouchure du cratère. Ce cratère vraiment classique est beaucoup plus grand que celui de Ténériffe, l'ouverture supérieure très bien conservée, a un diamètre de plus de 1 500 mètres; un sentier de chèvres le long des parois abruptes du volcan, descend à plusieurs centaines de mètres au fond du cratère où l'on est assez étonné de rencontrer une ferme, des bestiaux, des champs cultivés, des arbres fruitiers et des vignes! Les habitants de ce vaste chaudron sont isolés du reste du monde, ils ne voient que les parois internes du cratère et un cercle de ciel au-dessus d'eux; des bêtes de somme transportent tous les produits par l'étroit sentier.

Dans la paroi du côté gauche, en arrivant par le sentier, est une carrière de tuf, que l'on exploite; des habitations extrêmement primitives sont creusées dans la matière volcanique. Comme nous l'avons vu précédemment, les Guanches étaient principalement troglodytes, beaucoup de Canariens modernes le sont encore, de nombreuses familles habitent encore des cavernes, et des villages entiers logent sous terre; les plus intéressants se rencontrent à *Atalaya*, près de la Caldera.

En continuant la grande route centrale que nous venons de quitter pour visiter la Caldera, on rencontre l'*Hôtel Santa Brigida*, nouvellement construit, dans un site ravissant.

C'est un très agréable séjour pour l'étranger pendant l'été.

*Santa Brígida* est un petit village à 13 kil. 1/2 de Las Palmas, il n'offre guère d'intérêt. Au kilomètre 19, à *Las Pasitos*, on peut voir un énorme châtaignier qui mesure près de 8 mètres de tour.

SAN MATÉO (4 000 hab.), terminus de la route, est situé dans un site merveilleux, son climat de montagne est délicieux.

Ce village est un centre d'excursion d'où l'on peut rayonner vers *Tejeda* et où l'on peut contempler le grand barranco et le rocher de Bentaguaya.

*Tirajana*. Village situé dans une vallée très fertile, qui est un ancien cratère de volcan, l'eau y est très abondante. Habitée d'abord par les Guanches, cette vallée fut le point de mire d'une foule d'Européens qui s'y établirent après la conquête, aussi le mélange des races y est-il très accentué. Des nègres employés dans les plantations de cannes à sucre, s'y maintinrent, mais finirent par se fondre avec la race ambiante pour donner les mulâtres que l'on voit dans les environs de *Santa Lucia*.

Entre San Matéo, Tejeda et Tirajana s'étend un vaste plateau d'environ 20 kilomètres de long sur 10 kilomètres de large, à une altitude de 1 000 mètres. Ce plateau nommé *Cumbre* est sillonné de profondes dépressions et présente çà et là des pics volcaniques.

*La route du sud*, suit d'abord la mer à peu de distance, on rencontre des champs de bananiers généralement clôturés de hauts murs. Sur la plage on peut assister, lorsque c'est la saison, à la pêche de la sardine. Des pêcheurs, grimpés sur de vieilles tours, ou sur les collines voisines, scrutent la mer pour y distinguer les remous causés par la présence d'un banc de poissons. Dès qu'ils l'aperçoivent ils font des signaux aux autres pêcheurs restés sur la rive, qui

sautent aussitôt dans les embarcations, gagnent au plus vite l'endroit indiqué et y jettent le filet à bourse qu'ils traînent sur les galets du rivage. Le poisson est versé tout frétilant, on dirait des lamelles brillantes d'argent, dans de grands paniers d'osier, pour être transporté aussitôt à la ville. Des femmes et des enfants accompagnent les pêcheurs, cette pêche est toujours très animée.

A *La Laja* une pêcherie avait été installée, mais il paraît qu'après avoir construit les bâtiments, fait venir les machines, etc., le propriétaire renonça à son projet. On voit encore maintenant quelques restes de chaudières près des bâtiments.

A 9 kilomètres, on rencontre le village de *Jinamar*, dans une vallée remplie de figuiers et de nopals, à la base de la Grande Caldera.

Un peu avant d'arriver à Telde on trouve l'*Euphorbia Canariensis*, qui forme des candelabres de 4 à 5 mètres de haut. Cette euphorbe indigène sécrète un lait caustique que l'on se gardera de toucher à cause de l'irritation qu'il produit. Les pêcheurs se servent quelquefois de ce suc pour stupéfier le poisson.

**Telde** (9 500 h.), à 13 kilomètres de Las Palmas, est situé dans une contrée très fertile, l'eau y est abondante, la culture y est très avancée, on y cultive les céréales, la canne à sucre, la pomme de terre, le tabac, le figuier de Barbarie, tous les genres de légumes, le café, les arbres fruitiers, dont les fruits sont réputés les meilleurs de l'île. On y voit aussi des palmiers, des lauriers, des eucalyptus, des dragonniers, etc.

La ville de Telde est réputée pour les combats de coqs et la lutte, les lutteurs de Telde et ceux d'Aguimes sont les plus renommés de l'île.

Les combats de coqs aux Canaries attirent toujours une

foule de spectateurs; l'Espagnol est avide de spectacles sanglants, à défaut de courses de taureaux, il entretient son instinct barbare en suivant passionnément toutes les péripéties de la lutte à mort de ces pauvres volatiles.

Les combats de coqs ont lieu la plupart du temps dans de vastes bâtiments en planches munis à l'intérieur de gradins capables de recevoir des centaines de personnes; c'est une réduction du colisée. Au centre est l'arène, le ring de deux à trois mètres de diamètre, entouré d'un grillage et élevé d'environ 1<sup>m</sup>50 au-dessus du sol. Deux portes faisant vis-à-vis sont ménagées dans le grillage, c'est par là qu'on introduira les adversaires, ceux qui vont mourir. *Morituri te salutant*. Les coqs sont d'abord pesés scrupuleusement devant le public, puis on nettoie les éperons qui ne sont pas armés et on les frotte avec la pulpe d'un citron, pour éviter l'infection des plaies. Deux préposés tenant chacun un coq entrent dans le ring, ils balancent les combattants, les rapprochent et les éloignent l'un de l'autre pour les exciter et bien souvent les coqs se donnent déjà des coups de bec alors qu'ils sont encore entre les mains de ces amateurs, qui les déposent bientôt sur l'arène et se retirent. Le combat commence aussitôt, chaque coup bien appliqué soulève des murmures de satisfaction et des salves d'applaudissements. Le sang jaillit au loin hors du ring et les spectateurs du premier rang disposent sur la poitrine, comme une serviette, leur mouchoir de poche qui est bientôt maculé de taches rouges, ce sont les amateurs passionnés et c'est de bon ton le reste de la journée de tirer de la poche un tel mouchoir, véritable trophée. Le combat continue jusqu'à ce qu'un des adversaires est tombé, la violence des coups est quelquefois telle que l'éperon reste cloué dans le crâne de la victime d'où le vainqueur ne peut le dégager qu'après bien des efforts. Ces coqs sont beaucoup plus petits

que nos coqs batailleurs, plus petits même que nos coqs domestiques, mais ils sont extrêmement vaillants et courageux. Une séance comporte toujours de nombreuses luttes qui font de nombreuses victimes; pendant les assauts, des paris sont engagés entre les spectateurs, des pièces d'argent passent continuellement de mains en mains. Peu de femmes assistent à ces cruels divertissements.

Nos grands coqs batailleurs auraient un succès sans pareil dans les arènes canariennes. Avis aux amateurs de spectacles sanguinaires : il y a moyen, en organisant ces jeux, de couvrir les frais d'une villégiature aux Canaries.

Non loin de Telde, à une dizaine de minutes sur la gauche de la route, se trouve la *Montaña de las Cuatro Puertas* dont les grottes travaillées sont des vestiges de l'ancienne population guanche.

A la hauteur de la pointe de Gando, entre la route et la mer, se trouve le lazaret.

*Aguimes*, bâtie sur le bord du *barranco de Guayadeque*, est le terminus de la route du sud. De là on peut organiser des excursions vers *Santa Lucia*, *Sardina*, *Juan Grande*, *Maspalomas*, *Arguineguin*.

*La route de l'ouest* traverse d'abord une contrée assez aride; de petites montagnes présentent à leur sommet de nombreux restes fossiles d'animaux marins, montrant que l'élévation des îles est bien due à des actions volcaniques, puis ce sont des grottes habitées, que l'on aperçoit sur le flanc d'une chaîne de montagnes que l'on laisse à gauche.

Après de nombreux détours, on descend à *Tamaraceite*, petit village, dissimulé dans la verdure.

ARUCAS (8 000 hab.), à 17 kilomètres de Las Palmas, à 310 mètres d'altitude, possède une belle allée d'eucalyptus, des fabriques de sucre de canne.

A environ 4 kilomètres d'Arucas se trouve le village de

*Firgas* au fond du *barranco de la Virgen*, dans un fouillis de verdure. La végétation y est extrêmement luxuriante, les montagnes sont recouvertes d'une espèce de genêt (*spartium canariense*), on y voit des bois de lauriers (*laurus nobilis*), des peupliers de diverses espèces, des térébinthes, des fougères, des cinéraires, et des quantités de fleurs.

De nombreux oiseaux, des bandes de serins, etc., animent le paysage. C'est de *Firgas* que vient à Las Palmas cette eau gazeuse très agréable que l'on débite en bouteille dans les hôtels.

D'Arucas vers *Guia*, la route se rapproche de la mer, passe à *Bañadero* au milieu de cultures, elle remonte ensuite à une hauteur de plusieurs centaines de mètres; on voit la *montagne de Galdar*, grand cône volcanique avec la ville de Galdar bâtie au pied de cette montagne.

GUIA (5 000 hab.) est située dans un sol fertile bien irrigué, on y voit des plantations de canne à sucre et de nombreux arbres fruitiers.

GALDAR (5 000 hab.), à 40 kilomètres de Las Palmas; il s'y trouvait anciennement le palais du roi Guanche du nord de l'île. La contrée est très agréable par sa luxuriante végétation. La montagne de Galdar renferme des grottes qui furent habitées par les anciens habitants. On peut faire l'ascension de la montagne en une heure. On y jouit d'un panorama magnifique.

AGAETE (3 000 h.) dans une jolie situation à peu de distance de la mer, dans une contrée fertile, bien irriguée. On y cultive principalement l'amandier, le caféier et le tabac. On y voit une forêt de pins des Canaries renfermant des spécimens de taille gigantesque; la fameuse flotte espagnole l'invincible *Armada* fut construite avec ce pin des Canaries. Non loin de la ville est un petit fort avec un môle, des schooners viennent y charger des fruits

et du beurre généralement à destination de Ténériffe.

Le versant ouest de la Grande Canarie n'est pas aussi peuplé que les autres, parce que les communications avec la capitale sont difficiles, il n'y a que des sentiers, le pays est très accidenté, coupé de nombreux barrancos. Des montagnes interminables obligent à faire de nombreux détours pour se rendre d'un village à l'autre.

Du Nord au Sud, à partir de *Aldea de San Nicolas*, les chaînes de montagnes offrent un aspect très tourmenté, le paysage est sauvage et pittoresque, l'eau n'y est pas rare. Un sentier continue d'Agæte par les *Andennes d'Agæte*, le long de la côte vers *Punta Aldea*, traverse le *barranco de Tejeda* et se dirige vers *Mogan*; ce pays n'est guère fréquenté que par des bergers. N'ayant guère de rapports avec le reste de l'île, les populations de cette contrée sont restées très primitives; aussi ont-elles conservé le type des premiers habitants et même beaucoup de leurs coutumes simples.

En continuant vers le Sud l'aspect du pays change, il devient moins montagneux, on rencontre de grandes plaines, mais peu fertiles, sur le bord de la mer on rencontre des étangs d'eau saumâtre.

La végétation change également, les montagnes sont couvertes d'un arbuste connu sous le nom de *leña buena* (*Cneorum pulverulentum*) qui est un bon combustible; les indigènes en font des cannes qui coûtent assez cher. En se dirigeant maintenant vers l'Est on pénètre dans une région toute différente encore, surtout par sa végétation, on y rencontre la plupart des euphorbes canariennes: *Tabaïba* (*nombreuses espèces*), l'euphorbe à candelabres (*Euphorbia canariensis*).

## TÉNÉRIFFE.

L'île de Ténériffe (110 000 habitants), célèbre par son pic nommé par les Guanches *E'Cheyde* ou *Teyde*, c'est-à-dire *Enfer*, est située dans le N. W. de la Grande Canarie.

Elle est traversée au centre, dans presque toute sa longueur, par une arête très élevée, courant du N. E. au S. W. A mesure qu'elle s'avance vers le sud, sa hauteur augmente graduellement et l'on y remarque successivement le mont *Esperanza* (832 mètres), *el Cuchillo* (1 667 m.), le mont *Perexil* (1 838 m.) dont le côté méridional tombant presque à pic forme avec le mont *Izana* (2 249 m.) plus au sud, un ravin profond au fond duquel est un lit de lave produit par l'éruption de 1706.

C'est après cette montagne que commence le plateau du pic de Teyde, plateau auquel on parvient par la route d'Orotava.

Le plateau sur lequel s'élève le pic de Ténériffe est d'une élévation moyenne de 2 300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Dans le S. W. de cette montagne, on en rencontre une autre moins élevée et peu distante nommée mont *Chahorra*, qui a environ 3 000 mètres d'altitude. Lorsqu'on relève le pic de Teyde à l'E. 6° S. à une distance de 67 milles, cette dernière montagne semble être un appendice de la première.

Le plateau, où s'élèvent le pic de Teyde et le Chahorra, présente une forme elliptique; il a 9 milles 1/2 de l'est à l'ouest et 6 milles du nord au sud. Du côté de l'ouest on remarque un grand nombre de pitons coniques qui sont des cratères éteints.

La partie sud du plateau est plus élevée que la partie nord; la crête qui parcourt l'île vient se terminer au sud du plateau par le mont *Azuleros*.

La baie de *Santa-Cruz*, située au N. E., de l'île, n'est qu'un enfoncement peu profond de la côte, elle est abritée des vents du S.W. au N.E. par le N., mais exposée aux vents du N. E. qui y rendent parfois la mer grosse, et à ceux du S. E. qui, dans les mois de novembre et décembre, peuvent y faire courir aux navires les plus grands dangers s'ils demeurent au mouillage; le môle, commencé depuis si longtemps et qui ne s'achève pas, n'abrite nullement les navires. Le plateau de mouillage a fort peu d'étendue, environ 1 200 mètres, et à cette distance on trouve les fonds de 70 à 75 mètres; pour trouver des fonds de 20 mètres avec sable noir, il faut se rapprocher de la ville jusqu'à 350 à 400 mètres. Le mouillage au sud du môle est dangereux, car on y trouve des plateaux isolés de rochers où l'on casse ses ancres. Pour atteindre avec un voilier le mouillage de *Santa-Cruz*, en venant du N.E. ou du nord, on ralliera la pointe *Anaga* et l'on viendra prendre le banc des sondes assez près de la terre pour pouvoir mouiller au besoin dès qu'on aura dépassé la pointe *Antequerra*. De cette pointe jusqu'à *Santa-Cruz*, le banc s'étend autant au large que devant la ville et le mouillage y est aussi sûr partout. Dès lors on longera parallèlement la côte en profitant de la brise faible qui souffle d'ordinaire dans ces parages. S'il survient du calme, on a le fond pour mouiller et l'on n'est pas entraîné vers le sud par les courants. C'est pourquoi il vaut mieux ne pas faire route à une trop grande distance des côtes; de plus lorsqu'on arrive trop perpendiculairement au mouillage du port, la bande d'atterrissage étant trop étroite, on n'a guère le temps de sonder plusieurs fois, et il faut mouiller précipitamment.

Ce port est beaucoup fréquenté, pour y faire du charbon et des vivres; actuellement, la *Compagnie maritime du Congo* y relâche; son ancienne escale était *Las Palmas*.

L'île de *Ténériffe* est la plus grande de l'archipel, c'est

également la plus peuplée, mais la population est moins dense que dans la Grande Canarie.

Les ressources de cette île sont relativement moindres que chez sa rivale du groupe central ; en effet l'eau y est moins abondante, la quantité de terres labourables y est également beaucoup moindre, l'île de Ténériffe étant beaucoup plus ravagée, la majeure partie de son sol est formée de montagnes. Néanmoins, là où l'on rencontre la terre cultivable, elle est extrêmement fertile et produit non seulement d'abondantes récoltes, mais des arbres fruitiers de tous genres et de belles essences forestières ; beaucoup de vallons fertiles sont de vrais nids de verdure, tandis que beaucoup de sommets de montagnes sont couronnés de sombres forêts.

**Santa-Cruz** (23 000 h.) est loin d'offrir l'aspect pittoresque de Las Palmas ; les bords de la mer sont formés de hautes falaises sombres tombant à pic dans l'eau, on ne voit un peu de végétation que vers l'ouest. Bâtie au bord de la mer dans une échancrure de la montagne, la ville ne peut guère s'étendre que vers la montagne, car elle est limitée sur les côtés par des amas de matières volcaniques assez élevés.

Au point de vue architectural il n'y a rien de bien intéressant. L'*église de la Conception*, appelée aussi Cathédrale, est flanquée d'une tour carrée ; on y remarque deux drapeaux pris à l'amiral anglais Nelson en 1797 ; on y voit aussi un morceau de la vraie croix. Il existe encore plusieurs autres églises, peu intéressantes d'ailleurs.

Parmi les bâtiments publics nous citerons : l'Hôtel de ville, le Palais du Capitaine Général, l'Hôpital civil, l'Hôpital militaire, le Théâtre, la Douane, la Cour de Justice et une Plaza de Torros.

Les places publiques et jardins n'offrent rien de bien

agréable. La *place de la Constitution*, rectangulaire, pavée de dalles et inclinée vers la mer, est ornée d'un côté par un monument représentant la vierge de la Chandeleur, supportée par un groupe de quatre rois Guanches tenant en main le symbole de la royauté, c'est-à-dire un fémur. Ce furent les premiers rois guanches convertis au christianisme. A l'autre bout est une immense croix en marbre blanc (*la Santa-Cruz*).

Le long des grands côtés du rectangle sont des bancs publics ; le soir la place est éclairée à la lumière électrique, on vient s'y promener de haut en bas, les amis s'y rencontrent, les officiers de la garnison canne en bambou à la main, souliers vernis irréprochables, y tiennent le haut du pavé et y coquetent avec de jeunes beautés toute poudrées.

Les classes y sont fortement tranchées, le *high life* se tient du côté gauche de la place lorsqu'on fait face à la mer, le côté droit est réservé au *vulgum pecus*.

Le vieux fort de San Cristobal, immédiatement en dessous de cette place, est celui où fut emprisonné Georges Glas en 1776.

L'*Alameda del Principe* est une jolie place plantée d'arbres où la Société de musique donne des concerts de temps à autre. Près du môle est une autre petite place plantée d'arbres : l'*Alameda de la Marina*. Il y a encore dans la partie supérieure de la ville, la *plaza de Weyler*, plantée d'arbres.

La ville est généralement propre, on y voit de jolis magasins, les rues sont larges et bien pavées, éclairées à la lumière électrique. Le téléphone y est installé et relie même la Laguna à Santa-Cruz, et un cable sous-marin met en communication la capitale avec Cadix.

Pendant l'été la température est très élevée à Santa-Cruz, la plupart des étrangers vont passer les mois chauds dans

la montagne, à La Laguna, Tacoronte ou Orotava. On y souffre également des moustiques, malgré les moustiquaires, ainsi que d'autres insectes tout aussi incommodes; même pendant l'hiver les moustiques troublent votre sommeil; on est aussi harcelé par les fourmis et les blattes ou cancrelats. Non loin de Ténériffe on peut voir un *bufadero* qui lance à 6 ou 8 mètres, une colonne formée de poussière d'eau.

**Routes.**— Deux grandes routes sillonnent l'île de Ténériffe; l'une, partant de Santa-Cruz, s'élève dans la montagne, vers l'ouest, elle suit le versant nord de l'île jusqu'à *Buenavista*, sur un parcours de 71 kilomètres.

L'autre route, se détachant de la première au kilomètre 6, à la Cuesta, suit la côte E. jusqu'à *Escabonal*, sur un parcours de 45 kilomètres

Des diligences et des voitures de louage font le service sur ces routes poussiéreuses; ce sont de vieilles carrioles dans lesquelles on s'entasse comme on peut, attelées de vieux chevaux décharnés. On ne comprend pas comment ces pauvres bêtes peuvent traîner le lourd véhicule jusqu'au haut de la montagne, sur une route dont les pentes sont souvent très raides. Mais une compagnie belge vient de mettre fin au martyr de ces animaux en établissant une ligne de tramway électrique qui relie déjà Santa-Cruz à la Laguna. Les habitants de cette contrée doivent cette innovation à notre consul, le docteur J.-B. Allart, qui jouit là-bas d'une popularité bien méritée.

Une des rues principales de Santa-Cruz, par où passe le tramway porte le nom du docteur Allart. De grandes réjouissances eurent lieu lors de la pose de la première pierre, ce furent des fêtes telles qu'on en avait jamais vu dans la capitale de l'archipel.

Notre consul général fut l'objet de nombreuses manifes-

tations de sympathie, et à cette occasion il fut nommé Commandeur *de numero* de Carolus III d'Espagne.

Suivant la route de Santa-Cruz à la Laguna, la nature du terrain change à mesure que l'on s'élève; aux blocs volcaniques épars, parmi lesquels poussent misérablement quelques arbustes rabougris, succèdent bientôt des parcelles de terre cultivées, de beaux eucalyptus sont plantés le long de la route, puis ce sont des champs d'orge et de blé.

On rencontre sur la route beaucoup de paysans qui s'en retournent de la ville, les femmes sont proprement habillées, elles portent un petit chapeau blanc sur lequel est posé le panier contenant les achats, elles sont généralement nu-pieds. Les hommes portent en hiver, une grande couverture de laine blanche, jetée sur les épaules, ils la portent tous, même les enfants. C'est le climat froid de la montagne qui les oblige à se vêtir chaudement.

A moitié chemin (6 k.) est la *Venta de la Cuesta*, les chevaux des diligences et des voitures se reposent, des mendiants en profitent pour venir tendre la main aux voyageurs.

A mesure que l'on monte, l'air devient plus frais, on se sent mieux, quelque chose de vivifiant et d'agréable vous enveloppe; mais les lourdes couvertures de laine dont sont couverts les paysans que l'on rencontre doivent faire réfléchir le voyageur et lui faire comprendre que là-haut il fait froid, qu'il doit imiter les indigènes s'il ne veut pas être victime du changement brusque de température qu'il va subir en s'élevant du niveau de la mer à plusieurs centaines de mètres d'altitude.

**La Laguna** (12,000 h.) à 9 kil. de Santa-Cruz et sur la route que nous suivons, est bâtie à une altitude de 540 mètres. Cette ville dont l'importance fut beaucoup plus grande anciennement, alors qu'elle était la capitale de l'île, présente mainte-

nant un aspect bien triste, les rues désertes, mal entretenues, sont envahies par les herbes. De nombreuses maisons habitées jadis par d'opulentes familles, sont abandonnées maintenant et tombent en ruines; le discrédit de la cochenille a ruiné la plupart de ces familles seigneuriales dont les écussons figurent encore au-dessus de nombreuses portes monumentales.

Les façades de la plupart des maisons offrent un aspect délabré, sombre qui donne un cachet de vétusté et de mélancolie à toute la ville que l'on dirait inhabitée.

La Laguna possède plusieurs églises : la Cathédrale où sont conservés les restes du conquérant Fernandez de Lugo, mort en 1525; l'église de la Conception, flanquée d'une haute tour, commencée en 1511; l'église de St-Domingo et le Séminaire ecclésiastique.

Les habitants de La Laguna ne paraissent guère religieux ou du moins le sont à leur façon. Dans les églises il y a des chaises pour les riches, la plupart des fidèles restent debout ou s'asseyent sur un grand tapis de paille qui recouvre les dalles. Les paysannes y sont installées, leur chapeau de paille à côté d'elles, et ne faisant guère attention aux offices; elles jasant entr'elles. Les quelques demoiselles qui portent les modes de Paris, s'entretiennent également de choses qui n'ont pas l'air de se rapporter au culte. Les fidèles entrent et sortent pendant la messe, vont se chauffer au soleil, fumer une cigarette puis rentrent. Les paysannes pour faire le signe de la croix plongent d'abord le pouce dans le bénitier, esquissent une croix sur le front et sur la poitrine et baisent finalement leur pouce.

Parmi les bâtiments publics, nous citerons : l'Hôtel de ville, l'Institut, l'Université de San Fernando avec la bibliothèque publique contenant près de 20,000 volumes, dont plusieurs très anciens; j'y ai vu une géographie de Ptolémée imprimée chez Ortelius à Anvers en 1600.

La Laguna a un climat très agréable en été, aussi est-elle habitée par le monde officiel de Santa-Cruz qui se fait suivre de la musique militaire; la ville offre alors un aspect très gai, contrastant fortement avec la tristesse de l'hiver.

Pendant cette saison il n'y fait pas très agréable, il y a beaucoup d'humidité, car les inondations ne sont pas rares, l'eau pénètre dans la plupart des maisons. Les habitations étant généralement dépourvues de cheminées, on ne chauffe pas les appartements en hiver. Dans les hôtels, portes et fenêtres sont ouvertes, et lorsqu'elles sont fermées d'énormes joints laissent passer des courants d'air extrêmement désagréables.

Lorsque l'on arrive à La Laguna en hiver, il est bon de se bien couvrir; les indigènes vous en donnent d'ailleurs l'exemple, en n'abandonnant pas leur couverture de laine, dans laquelle ils se drapent frileusement.

Les environs de la ville sont très intéressants à visiter, par exemple : *Tequeste*, *Tejina* et la *Mina* où il y a une source.

L'excursion à *Las Mercedes* et à la forêt de la *Mina* est recommandable, on y rencontre des sites agréables, ombragés par une végétation luxuriante.

Le trajet de La Laguna à Orotava demande en moyenne 4 heures de voiture, mais il faut espérer qu'à bref délai la compagnie du tramway électrique continuera l'exploitation jusqu'à cette belle vallée.

En sortant de la ville, la route monte pendant assez longtemps pour atteindre enfin un pays un peu plus plat; la route est bordée d'une belle avenue d'eucalyptus.

La région est assez plane (*Los Llanos*), des champs bien cultivés s'étendent au loin; on rencontre des peupliers, des châtaigniers, des acacias, des oliviers, etc.

C'est dans cette zone fertile qu'il fut question de cultiver

la betterave en vue de l'édification d'une sucrerie, par une compagnie belge.

TACORONTE (4 000 hab.), à 20 kilomètres de Santa-Cruz; au bord de la route est un hôtel très bien situé à 508 m. d'altitude, le village est à quelques minutes de l'hôtel. Il y a, à Tacoronte, un musée où sont conservés un certain nombre de reliques guanches, mais, comme à Waterloo, il faut se défier de plusieurs pièces réputées rares! Une grande curiosité des environs est la forêt de l'*Agua Garcia* dont la végétation est très luxuriante. On y voit des lauriers, des arbousiers, des mocans, des ilex, des bruyères arborescentes qui atteignent plus de 20 mètres de hauteur. La végétation est tellement épaisse que les rayons du soleil la traversent difficilement.

Dans les campagnes voisines, on trouve la caille en abondance.

*Matanza* (carnage) célèbre par une victoire remportée par les Guanches sur les Espagnols, arrêt des diligences, une nuée de mendiants assaille les voyageurs.

La route commence à descendre; à certains endroits, on se croirait dans les environs de Naples, sur le chemin qui descend des hauteurs du Pausilippe à Nisida lorsque l'on quitte le petit restaurant d'où l'on a une si belle vue sur le golfe de Pozzuoli, Baya, etc.

En d'autres endroits la nature est terriblement bouleversée et sauvage, de profonds ravins au fond desquels d'énormes blocs de matières volcaniques ont roulé de la montagne. La route longe ces précipices où la voiture pourrait aller se briser si les chevaux s'emportaient. La route ne paraît pas longue tant le panorama varie à chaque instant. Parfois on domine la mer à une altitude de plusieurs centaines de mètres. Le sommet des montagnes couvert de forêts disparaît dans le brouillard et les nuages, tandis qu'au pied la mer vient

se briser avec fracas produisant un bruit semblable à celui d'un grand vent. Des fleurs partout le long de la route, on voudrait s'arrêter à chaque pas pour cueillir celles que l'on ne connaît pas, on en remplirait la voiture. Le chèvrefeuille en fleur couvre les buissons, et la violette se dissimule au bord du chemin. Par une belle matinée, comme elles le sont presque toujours d'ailleurs, cette promenade est délicieuse, les oiseaux chantent dans la campagne où les laboureurs suivent les bœufs, au loin, la mer bleue s'étend bien calme, tout est reposant dans cette nature; on éprouve une sensation de bien-être à se sentir vivre par un aussi beau jour dans une si belle nature.

La route descend maintenant, gravissant de temps à autre de nouvelles pentes, pour sortir des ravins au fond desquels elle est descendue.

A mesure que l'on descend la végétation change, les espèces de la flore tropicale réapparaissent, on commence à voir des plantations de bananiers; c'est un mélange harmonieux de toutes les flores, c'est un vaste jardin botanique naturel. Un magnifique panorama se déroule aux yeux du voyageur émerveillé, lorsqu'apparaît cette belle *vallée d'Orotava* que de Humboldt considérait avec raison comme la plus belle de la terre. Un imposant cadre de montagnes entoure cette vallée qui n'est qu'un fouillis de verdure et que domine la masse colossale du pic de Teyde, dont le sommet, souvent caché dans les nues, s'élève à 3 711 mètres. L'eau douce qui fait la richesse de cette vallée est amenée des montagnes de *Los organos* où elle jaillit du sein d'une caverne.

VILLA OROTAVA (9 000 h.) à 38 kil. et demi de Santa-Cruz, n'offre guère d'intérêt par elle-même, ses rues tracées au hasard sont assez désertes, on voit quelques maisons seigneuriales avec des armoiries au-dessus des portes.

Les maisons n'ont généralement pas d'étage, les fenêtres, comme un peu partout aux Canaries, ont des volets peints en vert au bas desquels sont ménagés des judas (*postigo*) munis de charnières et par où les femmes viennent jeter un coup d'œil sur la rue quand un passant vient en troubler le silence.

Les maisons sont dispersées au milieu de jardins, comme les maisons de campagne aux approches de nos grandes villes. Les maisons seigneuriales, dont beaucoup datent des premiers temps de l'occupation espagnole, ont d'énormes corniches et des balcons en bois sculpté; les fenêtres sont ornées d'un fronton très original. Au centre est un spacieux *patio* à ciel ouvert, tout plein de verdure; c'est là que l'on jouit de la fraîcheur pendant les heures chaudes du jour.

Il y a, dans la vallée non loin du jardin botanique, une propriété que l'on appelle *Quinta de Humboldt* parce que ce voyageur l'habita; on l'appelle aussi *La Paz*. C'est une résidence charmante dans un endroit des plus pittoresques, dans un fouillis de verdure. Dans la propriété, qui a une contenance d'une vingtaine d'hectares, se trouve une terrasse dominant la mer et d'où l'on jouit d'un panorama inoubliable: toute la vallée d'Orotava se développe devant vous, l'imposant volcan, les rochers de *Los Organos* et au loin, la vaste nappe bleue de l'Atlantique.

Il est incroyable que cette vallée, vrai paradis terrestre, où l'on jouit de toutes les beautés de la nature, d'un climat privilégié, d'un panorama grandiose unique au monde, ne soit pas envahie par les villas de riches européens qui viendraient chercher dans ce beau coin le repos et la santé. Au contraire, aucune maison de style moderne, genre *cottage*, ne jette une note criarde, dans l'ensemble reposant de ces antiques constructions qui s'effacent pour laisser la végétation luxuriante manifester toute sa splendeur. Tout: maisons, montagnes, végétation, et même les habitants, inspire un silence

solennel, aucun vent n'agite la feuille des arbres ; cette adorable vallée est empreinte d'une poésie étrange et reposante.

Dans le récit qu'il fait de son voyage aux Iles Fortunées, M. J. Leclercq (1), dans l'enthousiasme où le plongeait la vue de ce merveilleux site, se laisse aller à s'écrier : « N'est-ce pas ici ce lieu de délices et de plaisirs qu'un dogme de la mythologie païenne réservait aux mânes des héros et des sages ? Voilà ces Champs Elysées dépeints par Homère, où les hommes passaient une vie paisible et douce. N'est-ce pas aussi dans cette vallée d'Orotava que se trouvaient ces fameux jardins des Hespérides qui produisaient les pommes d'or et que gardait un dragon ? Hésiode dit qu'Atlas soutenait le ciel aux extrémités de la terre, près du pays des Hespérides. Atlas, n'est-ce pas le pic de Ténériffe et l'antiquité n'a-t-elle pas identifié le pays des Hespérides avec les îles Fortunées ? Le dragon qui gardait les pommes d'or n'était sans doute autre chose que cet arbre des Canaries connu sous le nom de dragonnier, dont le tronc affecte la forme d'un serpent monstrueux, dont la sève ressemble à s'y méprendre au sang d'un être vivant. Quant aux pommes d'or on les cultive encore dans la vallée d'Orotava... ». Oui, on les cultive encore, mais, en ces temps-là, lorsque les dieux étaient en si bons termes avec les pauvres mortels, il n'y avait pas de  *pommes d'or*  aux Canaries, vu que l'oranger n'y fut introduit qu'après la conquête. En ces temps-là aussi, le dragonnier qui, si l'on a une dose suffisante de bonne volonté,  *affecte la forme d'un serpent monstrueux et dont la sève ressemble à s'y méprendre au sang d'un être vivant* , ne gardait rien du tout...

Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette ville, ce sont les jardins qui regorgent d'espèces les plus variées, ces jardins particuliers sont des merveilles pour le botaniste.

Bâtie sur le versant de la montagne qui s'incline en pente

(1) J. LECLERCQ. *Voyage aux îles Fortunées*. (Lettres des Canaries). Paris 1898.

douce vers la mer, la ville domine une plaine cultivée et très fertile, où l'on voit surtout beaucoup de champs de bananiers. Au milieu de cette plaine se détachent deux mamelons couverts de verdure, qui sont d'anciens cratères.

De Villa Orotava, on peut organiser des excursions très agréables en voiture ou à cheval, on peut également louer des ânes et des mules pour l'ascension du pic.

*Ascension du pic.* — La meilleure époque de l'année pour faire l'ascension de ce volcan est le mois de septembre; généralement alors, la couronne de nuages qui entoure le pic se dissipe, de sorte que l'on peut jouir de l'immense panorama que l'on découvre du haut de cette colossale montagne. Le lever du soleil est alors féérique, c'est une des plus belles manifestations de la nature qu'il soit donné à l'homme de contempler. Le spectateur aperçoit du haut du pic le soleil se lever, 11<sup>m</sup> 51<sup>s</sup> 8<sup>t</sup> plus tôt qu'au pied de la montagne, l'ombre immense du colosse se projette au loin, se rétrécissant à mesure que le globe du soleil s'élève au-dessus des flots de l'Atlantique.

La nuit, le sombre cratère, vu à la lueur pâle d'un clair de lune, offre un spectacle non moins grandiose, mais plus impressionnant, ce n'est plus un paysage terrestre, on se croit transporté dans un monde inconnu, dans une planète affreusement bouleversée. L'illusion serait complète si des animaux étranges, genre antédiluvien, rampaient parmi les énormes blocs de lave, troublant seuls la solitude de ces lieux par le bruit de leur lourde carapace armée de piquants, traînant sur les monceaux de scories. On choisira donc le moment de la pleine lune pour jouir de tous les aspects divers que peut présenter le volcan.

Le point de départ habituel est Orotava, où l'on peut se procurer des guides et des chevaux; les dromadaires peuvent également être utilisés. Pour accomplir cette excursion

dans de bonnes conditions et se livrer en cours de route aux nombreuses observations que présente la nature des lieux, on fera bien de consacrer plusieurs jours à cette exploration et de s'équiper de la manière suivante : un choix de conserves à son goût, un petit réchaud à l'alcool, car le combustible est rare, les *retamas*, seule végétation de ces parages, ne croissent plus au-delà d'une certaine altitude.

Pour la nuit, on se munira d'une malle-lit garnie de chaudes couvertures car la température descend à près de 0°, une petite tente rendra de grands services en vous mettant à l'abri des courants d'air froids.

Comme équipement, des vêtements légers pour le jour, très chauds pour la nuit, un chapeau de paille ou mieux un casque et une casquette ; de gros gants en peau pour sauvegarder les mains au cours des chutes sur les scories, qui coupent comme du verre, et de gros souliers. On fera bien de prendre une petite boîte de secours avec de la gaze et des antiseptiques pour faire un pansement, car il arrive, mais rarement, que le cheval que l'on monte s'abat dans ces sentiers extraordinairement raboteux. Les lunettes fumées des « chauffeurs » rendront de grands services contre la lumière éblouissante.

Comme instruments scientifiques : un baromètre anéroïde et un de Fortin, des thermomètres à maxima et minima ; une forte longue-vue, une bonne montre et naturellement un appareil photographique.

On fera bien d'arrimer le mieux possible, ces instruments fragiles, le mieux est de les disposer dans les couvertures de la malle-lit ; on vérifiera les sangles des selles et des bâts car elles sont généralement en mauvais état et, en cours de route, la plupart du temps l'une ou l'autre se rompt.

En outre des chevaux de selle, il faut des mules pour transporter tous les bagages, la nourriture des bêtes, et des barils d'eau.

Partant d'Orotava on s'engage dans le ravin de *San-Antonio* et on atteint, après environ deux heures de marche, le *Monte verde* où la végétation est très luxuriante : des pins des Canaries, des bruyères arborescentes, des *Myrica-faya*, des *Ilex Canariensis* ; dans ces frais ombrages broutent des troupeaux de belles chèvres. Cette belle végétation ne s'élève guère au delà de 1 500 mètres d'altitude pour faire place à une région où ne pousse plus que le *Codezo* (*Adenocarpus frankenioides*) et l'*Escobon* (*Cytisus prolifer*) ; la température est ici généralement élevée, le thermomètre marque souvent plus de 50° au soleil. On entre ensuite dans la région des *retamas* (*Cytisus Nubigenus*) et l'on approche des *Cañadas*, on fait une halte à la *Estancia de la Cera*, d'où l'on jouit d'un paysage d'une sombre sauvagerie. Les *Cañadas* sont formées d'une chaîne de rochers circulaire, qui sont les restes de l'ancien cratère du volcan. On franchit cette enceinte du côté du N.E. par une brèche. Au centre de cet ancien cratère (*caldera*) s'élève le nouveau pic. Quand on a franchi les *Cañadas* on entre dans la région de la pierre ponce et de l'obsidienne, la traversée de ce passage est très pénible, la chaleur est suffocante, la température s'élève à plus de 60° et la raréfaction de l'air se fait sentir, on éprouve des bourdonnements d'oreilles, les lèvres se crevassent, et l'on ressent un douloureux picotement des paupières, les bêtes souffrent également et s'arrêtent souvent pour reprendre haleine ; le sol est tellement surchauffé qu'au travers des semelles la sensation est désagréable. A la région de la pierre ponce succèdent de grands blocs de lave et l'on arrive à la *Estancia de los Ingleses*, à 2 891 mètres d'altitude. C'est ici que l'on passe généralement la nuit ; si l'on a

encore le temps avant la tombée du soleil, on peut aller jusqu'à *Alta Vista*, mais à la *Station des Anglais* on trouve du combustible pour alimenter le feu durant la nuit. Il est curieux de remarquer que cet endroit où l'on a l'habitude de passer la nuit porte le même nom que sur un autre volcan fameux, l'Etna, où l'on a la *Casa degli Inglesi*.

La nuit est froide à cause du grand rayonnement de la chaleur vers un ciel extrêmement pur; la température descend même à plusieurs degrés sous zéro. Si l'on veut jouir, au sommet, du spectacle du lever du soleil, on fera bien de partir de grand matin, c'est-à-dire vers deux heures; on peut encore aller à cheval jusque *Alta Vista*; mais l'ascension est dangereuse, on continue alors à pied, on traverse le *Mal Pais* (mauvais pays) qui est un amoncellement de blocs de lave vacillants et l'on finit par atteindre le plateau de la *Rambleta* qui est au pied du pain de sucre. On y remarque de nombreux petits trous qui laissent échapper des vapeurs sulfureuses dont la température atteint 55°; ce sont les *Narices del Pico*.

On commence alors l'ascension du cône dont les parois, d'une inclinaison de 35 à 40 degrés, sont formées comme au Vésuve de fines scories qui glissent sous les pieds. On arrive enfin au sommet du cratère (3 711 mètres), qui mesure près de 300 mètres de circonférence et environ 30 mètres de profondeur, où l'on peut descendre; la température du sol y est assez élevée, par des crevasses s'échappent des vapeurs sulfureuses, et le sol est jonché de cristaux de soufre. En descendant on se rend à la *Cueva de la Nieve*, espèce de grotte où la neige se conserve, malgré la chaleur élevée qui règne au dehors.

Le volcan de Ténériffe est donc un volcan somnolent, les vapeurs qui s'en échappent et la température élevée que l'on constate dans son cratère montrent qu'un travail s'opère

encore dans son sein. Sa dernière éruption en 1798 dura pendant trois mois, le cratère de *Chahorra* vomit une grande quantité de matières éruptives.

PUERTO OROTAVA (4 500 h.) à environ 7 kilomètres de Villa Orotava, est un petit port déchu de son ancienne importance, mal abrité, peu sûr, fréquenté seulement par les *costeros* et les *schooners* qui font le cabotage. Avant que l'*oidium* n'eût détruit les vignobles si florissants et si renommés de la vallée d'Orotava, on exportait par ce port de grandes quantités de vins, des maisons européennes y étaient établies. De Villa Orotava, au port, la route est bordée d'eucalyptus de dimensions colossales, elle traverse en outre la plus belle végétation qu'on puisse imaginer : rosiers, jasmins, héliotropes, géraniums, forment des haies qui parfument les alentours.

*Jardin d'acclimation.* — Situé un peu au-dessus du port, il fut édifié sous Carolus III, par le marquis de Villa Nueva del Prado dans le but d'acclimater les plantes tropicales avant de les introduire en Europe. Or, l'expérience n'a pas été favorable à l'idée du marquis car cet acclimatement ne permet pas à toutes les essences équatoriales de prospérer chez nous, celles qui peuvent vivre ici n'ont pas besoin de cet intermédiaire, pour les autres il faut absolument la serre chaude. Si le but n'a pas été atteint, l'initiative du marquis de Villa Nueva nous a dotés d'un jardin unique au monde où des milliers d'espèces botaniques de toutes les régions tropicales sont cultivées à l'air libre et où elles atteignent les mêmes dimensions que dans leur pays d'origine. Il faudrait des volumes pour décrire les merveilles botaniques que l'on rencontre dans ce jardin, et dire qu'il n'y a même pas un catalogue des espèces cultivées. C'est assez dire du peu de souci qu'a le gouvernement espagnol de cette plantation merveilleuse ; le maigre subside

qu'il lui alloue suffit à peine pour empêcher la nature de reprendre ses droits. Il serait à désirer que les différentes puissances européennes s'entendent pour établir à leurs frais, dans ce lieu privilégié, une *station botanique* à l'instar de la *station zoologique de Naples* et où des naturalistes viendraient étudier la flore tropicale dans de bien meilleures conditions de travail que sous l'équateur où les recherches sont si pénibles. Ce serait le pendant de cet admirable institut de Naples et il est hors de doute que l'industrie en retirerait bien des données précieuses.

Quant au fameux dragonnier d'Orotava auquel de Humboldt assignait dix mille ans d'existence, il se trouvait dans un jardin particulier. Il mesurait plus de cinquante pieds de circonférence à la base, l'intérieur était creux, une petite porte donnait entrée dans la cavité. Ce colosse, doyen des végétaux fut renversé au cours d'un ouragan.

Sur une hauteur bien choisie est bâti le Grand hôtel de Taoro (nom guanche), à une centaine de mètres au-dessus du niveau de la mer.

On aperçoit cet hôtel de très loin, dès que la route de Santa-Cruz arrive au sommet du contrefort qui forme la limite de la vallée vers l'Est.

C'est un immense bâtiment formé de trois ailes, la façade est tournée vers la montagne. L'aménagement est très confortable, éclairage électrique, etc.

Les jardins sont très agréables, des fleurs partout, de grands bosquets odorants permettent de délicieuses promenades matinales.

Cet hôtel est assez bien fréquenté par les Anglais, un groupe belge manifesta naguère l'intention d'acheter cet hôtel qui pourrait être mieux administré. Lorsque le tramway électrique fera le service jusque Orotava, on atteindra aisément la vallée d'Orotava, excursion que pourront faire

rapidement les voyageurs pendant les escales de Ténériffe ; l'hôtel gagnera alors en importance.

Le climat de la vallée d'Orotava est, sans contredit, un des plus doux et des plus réguliers qu'on puisse trouver ; comme station d'hiver, ce site merveilleux se recommande à un grand nombre de malades, de préférence même aux classiques stations de la côte d'azur où tant d'invalides s'offrent l'un à l'autre le spectacle peu reconfortant de leur misère physique.

ICOD DE LOS VINOS (5 000 h.), à 60 kilomètres de la capitale sur la route que nous suivons et à environ 200 mètres d'altitude. On n'y récolte plus les fameux vins qui passaient pour les meilleurs de l'île. La principale attraction d'Icod est certainement la vue du pic qui, de la terrasse des maisons de la place, est vraiment magnifique.

Il y a à Icod une profonde grotte (*cueva*) qui mesure environ 1 500 mètres de longueur.

Elle est située à environ un quart d'heure de marche du village ; l'entrée, qui est dans une propriété particulière, est étroite et cachée sous la verdure. Cette caverne, formée de galeries où la lumière du jour ne pénètre pas, est creusée dans la lave qui a coulé des volcans voisins. Les guides éclairent la marche au moyen de tiges de pin résineux qui flambent comme des torches. Une bonne lanterne à l'acétylène ferait mieux l'affaire et permettrait une exploration plus complète que celle qui a été faite, des *confetti* serviraient de fil d'Ariane pour retrouver sa route dans ces sombres et tortueuses galeries. Une galerie débouche du côté de la mer et présente un gouffre profond du bord duquel on ne s'approche qu'avec circonspection. Les indigènes disent qu'il y a plusieurs galeries inaccessibles, car l'air n'y est pas respirable, plusieurs personnes auraient péri en tentant l'exploration ; je n'en crois rien.

*Garachico*, ville anciennement assez importante, fut en partie détruite au cours de l'éruption de 1706. Des torrents de lave sortirent de la *Montaña Negra* et se répandirent dans la ville emportant tout sur leur passage. On rencontre maintenant les ruines d'anciennes maisons seigneuriales; l'église ne fut pas endommagée.

Le versant sud et sud-ouest de l'île est peu habité, car le sol est aride, les communications y sont difficiles car le pays est coupé de ravins; il faut généralement longer la côte à quelques kilomètres. On rencontre les villages de *Santiago et Guia*; dans les environs de ces villages on peut voir les côtes de l'île de Gomera. Plus loin vers le sud on rencontre *Adeje*, village assez misérable, où l'on voit un vieux couvent.

Dans les environs du village est le *barranco de l'Infierno*, ravin profond dans lequel dégringolent en cascade des filets d'eau, produisant un bruit sourd.

Dans le N.E. de Adeje est situé *Vilaflor*, c'est le lieu habité le plus élevé de l'île, à plus de 1 300 mètres d'altitude, le climat est rigoureux, avec des hivers neigeux, et un vent froid et sec. Dans la même contrée se rencontrent plusieurs autres villages tels que *Granadillo, Arona, San Miguel* qui n'offrent rien de bien intéressant; les habitants vivent très simplement, presque aussi simplement que les Guanches; beaucoup habitent des demeures creusées dans le tuf volcanique.

Sur le versant Est, sont situés d'autres villages tout aussi peu intéressants, tels que *Arico, Fasnia*, des bourgades, etc. La localité la plus importante de ce versant est Guimar.

GUIMAR (4 000 h.), sur la route du Sud à environ 26 kilomètres de Santa-Cruz. Cette petite ville, qui est bâtie à près de 300 mètres d'altitude, est une station recommandable; on y trouve des hôtels fréquentés en été par les citadins

qui fuient les chaleurs de Santa-Cruz. Dans les environs se trouve le *barranco de Badajoz*, une végétation luxuriante bien irriguée. Beaucoup d'arbres fruitiers, des dragonniers, etc., font de ces parages un site vraiment charmant.

La pointe Nord de l'île est formée de massifs de montagnes où l'on rencontre des oasis de végétation; en certains endroits on voit de belles forêts, telle que celle de *Las Mercedes*.

Les chemins ne sont généralement que des sentiers présentant en beaucoup d'endroits des passages difficiles, les excursions à pied y sont très fatigantes.

La Laguna est un bon point de départ pour atteindre les différentes localités de cette partie de l'île, jusqu'à la pointe d'*Anaga* où est bâti un phare, à 247 mètres au-dessus du niveau de la mer; dans cette région les chats sauvages sont assez communs.

Les principales localités sont *Taganana*, à 700 mètres d'altitude; les habitants de ce village seraient les descendants de naufragés italiens dont le navire se serait perdu dans ces parages; on rencontre aussi *Tegueste*, *Taborno*, *Tejina* qui est assez fréquenté à cause de la plage; *Igueste*, *San Andres* sont des localités sans importance.

Pour voyager dans ces parages il est bon de se munir de vivres, car les habitants n'ont pas grand chose à offrir à l'étranger; ils sont très hospitaliers cependant. Il faut passer la nuit chez des particuliers car on n'y trouve aucun hôtel.

(A continuer).

---